

Sensible toi-même
Marion Renaud | 2020



Gourmande
Expérience de poésie en zone sensible | Coulounieix-Chamiers (24) | juillet 2020

Une pièce
Expérience de poésie en 4D | Pietrapaola (Italie) | août 2020

Interlude à 500 balles
Expérience de poésie de poche | Val-de-Reuil (76) | septembre 2020

Et chez eux
Expérience de poésie vivante | Coulounieix-Chamiers (24) | octobre 2020

« Le labourage des champs, le tissage des étoffes,
le rapetassage des chaussures peuvent tous devenir des jeux et
revêtir le caractère d'actes artistiques. »
Moritz Schlick, *Du sens de la vie*, 1927

« 'Art' n'existe dans aucun lexique agny. Chacun est
créateur et observateur, acteur et public. Orchestre total. »
Gauz, *Camarade Papa*, 2018

« Vous êtes libres. Nous sommes libres. Ne soyez pas recréés.
Croyez seulement en votre propre esprit incarné.
Créez, soyez... Ne soyez pas créés. C'est votre territoire,
votre ville. Personne ne peut vous en octroyer des parcelles. »
Richard Brautigan, tract « *Mort du Hippie* », 1967

Les textes réunis ici sont le récit d'expériences de poésie que j'ai eu l'occasion de faire entre juillet et octobre 2020. Une par mois. Deux fois dans la cité Jacqueline Auriol de Coulounieix-Chamiers, en Dordogne, une fois à Val-de-Reuil, en Normandie, et une autre à Pietrapaola, dans le sud de la Calabre, en Italie.

Ce sont des expériences de poésie, pour ainsi dire, hors les livres. En-dehors des éditions, des librairies, des bibliothèques, marchés, salons ou festivals, en-dehors des événements qui proposent des lectures publiques, avec ou sans musique, des rencontres avec les auteurs, des ateliers participatifs. Et même si ça part de résidence d'écriture, ou d'artistes, ça paraît vriller hors les murs, hors de soi. C'est une poésie qui s'essaie au hasard des échanges et des situations, une poésie intempestive, inédite, sans brouillon ni retouche, sans projet complètement défini, sans multiplication, presque sans voix. Une poésie avec les gens. Mais qu'est-ce que ça veut dire.

Les textes réunis ici sont à prendre comme des documents de travail, peut-être comme des archives actuelles. On cherche. J'ai cherché seule ou à plusieurs, j'ai plongé *in medias res*. *In hominibus*, quelque chose comme ça. Pas seulement comment on écrit sur les gens, et lesquels, mais avec eux, pendant qu'ils sont là, qu'on est ensemble ou qu'on est proches. Comment on écrit pour les gens quand ils peuvent lire à peu près immédiatement, parce que vous leur donnez le texte en mains propres, parce que vous l'affichez, parce que vous le leur envoyez. Parce qu'ils peuvent lire au-dessus de votre épaule, vous dicter, vous interrompre, parce que tout est là et ne bougera pas. C'est une poésie faite de pages volantes, chaque fois uniques, jamais gardées. Comme parler.

Alors bon, il faut trouver la bonne distance, la juste place, le ton qui va bien, l'endroit qui accueille, le temps approprié. Et les joueurs. Ceux qui permettent que ça se passe, que ça se tente, ceux qui ouvrent en ayant confiance. Je cite ici Daniel Kemeny, pour l'action à Pietrapaola. L'ami d'une amie, un type qui est revenu habiter le village qui l'a vu naître, qui a monté une sorte de résidence d'artistes au sens non-officiel où tu peux venir faire des choses parce qu'il n'y a comme plus d'enjeux, un lieu qui se vide de ses habitants, d'une beauté bouleversante. J'y suis allée à trois reprises sur cinq ans, la quatrième fois est racontée dans *Une pièce* et correspond au moment où Daniel a fini le film qui l'a occupé pendant tout le temps où il était là-bas, sur et avec les villageois. Je cite aussi Patrick Verschueren, le directeur de la Factorie, Maison de Poésie de Normandie. On s'était rencontrés en 2016 de façon surprenante au Marché de la Poésie

de la Place Saint-Sulpice, quand j'avais débarqué avec une table haute et un tabouret pour plutôt faire marcher la poésie et assister à la table ronde sur la poésie dans l'espace public. Trois ans après, il m'a invitée quelques jours à la Factorie et je suis venue avec un ami photographe, Cyril Vandenbeusch, pour réaliser des doubles portraits d'ordures trouvées sur la dalle de Val-de-Reuil, à même la dalle. *Un interlude à cinq cents balles* relate un aspect du travail que j'ai mené en retournant là-bas pour une dizaine de jours. J'invoque enfin Jean-Léon Pallandre et Marc Pichelin, fondateurs de la Compagnie Ouïe/Dire, à l'initiative des aventures décrites dans *Gourmande* et *Et chez eux*. Rencontrés en 2016 à l'occasion de ma première performance d'écriture de rouleau (dix mètres en trois jours, plus d'un millier de questions frappées à la machine depuis un balcon), ils m'avaient sollicitée au printemps suivant pour une forme scénique qui réunissait musique, danse, dessin, texte, phonographie et dégustation de vin naturel. Ensuite ils ont monté Vagabondage 932 dans la cité Auriol de Coulounieix-Chamiers, une résidence d'artistes inscrite dans la durée sur un quartier en cours de restructuration urbaine, et ils m'y ont accueillie par deux fois, après trois ans de présence active, de culture infusée.

Infuser, ça oui. C'est une récurrence dans les pratiques de chacun. Infuser plutôt que diffuser de la culture à coups de spectacles, nationaux ou internationaux, choisis pour les gros titres qu'ils autorisent au niveau de la communication. Infiltrer au quotidien, œuvrer avec le terrain, impliquer le tissu local. Après bien sûr il y a des différences, des tendances plus ou moins franches de rupture ou d'acceptation des logiques culturelles, de soutien, ou pas, d'octroi de subventions. Entre la Factorie, qui s'apparente aux espaces assez classiquement dédiés à la création et à la promotion d'activités théâtrales, clownesques et poétiques, et Abracalabra, cette espèce de rêve de Daniel qui existe peu, faute de moyens, excepté un film financé par la télévision suisse, et qui se débat avec cette mode du retour au rural par des artistes en quête de symbiose bio-sociale, il y a Vagabondage 932, une expérimentation multiple qu'on oserait dire hors-norme et qui mêle des partenaires connus et reconnus à des dimensions d'art brut, noble, populaire et exigeant, encore beaucoup trop marginales. Marginalisées. On ne peut pas franchement trancher. On est dans le premier quart du XXI^e siècle, on cherche dans la veine de ceux qui, depuis le début du siècle précédent, désiraient déjà sortir l'art des musées et des institutions. La liste est longue. Dans une esquisse de bibliographie ultra-contemporaine, je mettrais ces deux références récemment consultées : l'ouvrage d'Estelle Zhong Menghal, *L'art en commun – Réinventer les formes du collectif en contexte démocratique* (2019), que Marc Pichelin m'a prêtée après mon premier séjour à Coulounieix-Chamiers, et la thèse de Mathilde Roussigné, *À l'épreuve du terrain. Pratiques et imaginaires littéraires contemporains*, soutenue en novembre 2020 à l'Université de Paris 8 Vincennes Saint-Denis, dont je n'ai pu lire que l'introduction grâce à Elvina Le Poul, une amie qui est elle-même un peu comme une bibliographie

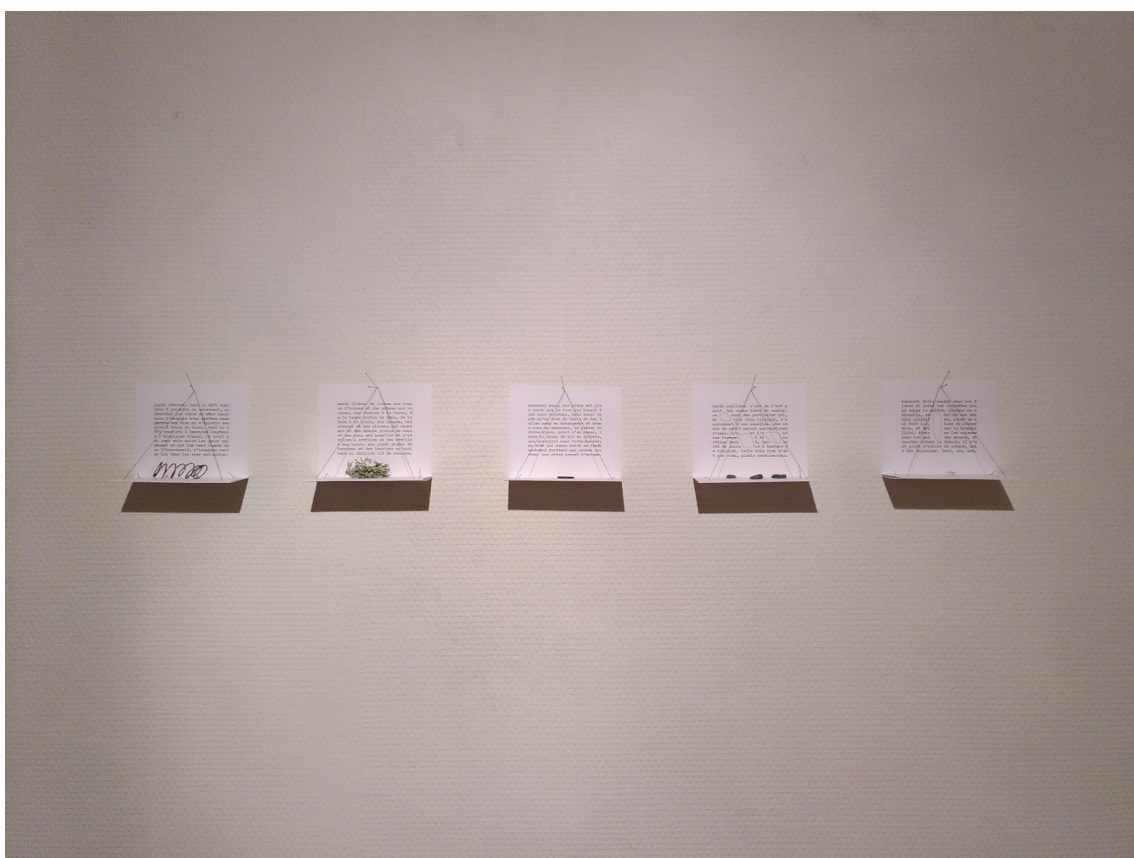
vivante et qui m'a fait découvrir, entre autres, le *Livre des morts* (1936) de Muriel Rukeyser, une poésie en prise avec un scandale industriel. *Et cætera*. C'est évidemment nourri de tas de bouquins, de pratiques, de discussions en amont. Et chaque fois, les expériences que j'ai vécues ont abouti à poursuivre les interrogations, à préciser les manières de ne pas tomber dans les pièges théoriques, idéologiques ou politiques, à renouveler l'envie d'essayer, de faire. Une poésie avec les gens. Encore une fois, à quoi ça rime, les gens, la poésie, avec. Des gens que les propositions culturelles atteignent faiblement, ou mal. Les oubliés de l'art pour tous, ce délire des années 60 que les ministères successifs ont cahin-caha porté sans pour autant parvenir à leur fin. D'où le sentiment d'entre-soi et la mauvaise conscience de ses acteurs quand ils voudraient vraiment décloisonner les savoirs, les œuvres et les gestes esthétiques.

Pour ce qui est de la poésie, mot-sac. Pas sûre de savoir m'y retrouver, comment. Avant tout la liberté que ça donne, prose ou pas, long ou court, narration et digression, juste écrire. Lire est accessoire, ici, dire aussi. Les principes que j'ai tirés de la machine à écrire, la première fois que j'en ai achetée une, en Bulgarie, à un vieux dans une cave sombre, basse de plafond et remplie à raz bord, disent ceci : Tu ne peux pas aller vite, tu ne peux pas être douce, tu dois être attentive, tu sens tes ongles. Après quoi j'ai aligné des lettres et des mots et toujours en évitant les erreurs, qui sont une plaie à corriger. La base de ma pratique, je l'ai. Dans la rue installer une table et un petit tabouret en bois (faits maison par mon frère avec du bois de coffrage, une scie et quelques vis), y poser ma machine, quelques feuilles protégées du vent par des cailloux et puis taper, taper longtemps, un jour, quelques jours, taper pour les passants et donner à ceux qui sont curieux, intrigués, touchés, de l'attaché parlementaire au balayeur, de la mamie au jeune à casquettes, de l'archéologue musicien de punk rock à l'ancienne institutrice qui vous reprend et des vendeurs du magasin d'à côté à la voisine qui vous apporte une coupelle de fruits rouges, ça je sais. C'est du poète public, pas si difficile, mais c'est sans attache ni longueur, sans réelle confrontation. Un service libre et gratuit. Un service auquel je continue à croire et qui devrait être proposé partout, surtout où personne ne s'y attend. S'il vous plaît, pas de public captif. Donc pas de rendez-vous annoncé, personne de déjà convaincu. N'importe quand, n'importe où, mais pas n'importe quoi, forcément.

Les textes réunis ici présentent des expériences qui vont un peu plus loin. Ou un peu autrement. Elles s'inscrivent dans un lieu précis, parient sur une certaine durée, aspirent à plus intime. Parfois il y a des échecs et des cadres trop lourds à assumer, mais pas tellement ici. Ici il y a des joueurs complices, des frictions et des connivences avec les habitants. Sans doute parce qu'on n'a rien à gagner, rien à vendre, rien à défendre. Ça sent la petite chose fragile, essentielle mais insignifiante aux yeux des puissants. Je ne sais pas à quel point c'est vindicatif. Ça sent l'exorcisme à la Michaux, là où « il serait bien extraordinaire que des milliers d'événements qui surviennent chaque année

résultât une harmonie parfaite. Il y en a toujours qui ne passent pas, et qu'on garde en soi, blessants. » (*Épreuves, exorcismes*, 1940-1944). Ça sent surtout le couscous de Saïd, la soupe aux choux d'Yvette et le musc d'Hassan. Quartier sensible toi-même. Et qu'on ne lâche rien. Ça sent les oliviers de la Calabre sinistrée, les pierres chauffées au soleil, les grillades, les tomates, les recoins poussiéreux des maisons abandonnées et ça sent le béton encore, les vies de peu, le gâchis social, les traînées tantôt indécentes, tantôt grotesques de la démission des pouvoirs publics et les sursauts humains. Les grands discours, les analyses savantes, quelque part je les ai rangés dans un coin de ma tête et j'ai sauté comme ça. Dans les sursauts humains. Sensible toi-même, ça veut dire que chacun s'y mette. Qu'on ne vienne pas saupoudrer au petit bonheur de la culculture sur ce qui en manquerait, un mouvement *top-down* qui irrite et gonfle le problème. Il y en a partout. Pas besoin de poètes, d'artistes ou d'animateurs pour panser la plaie. Qu'on rigole, qu'on pleure ensemble, qu'on se partage en somme les miettes banales de l'existence et qu'on prenne le temps de nous improviser. En vrai.

Gourmande
Expériences de poésie en zone sensible

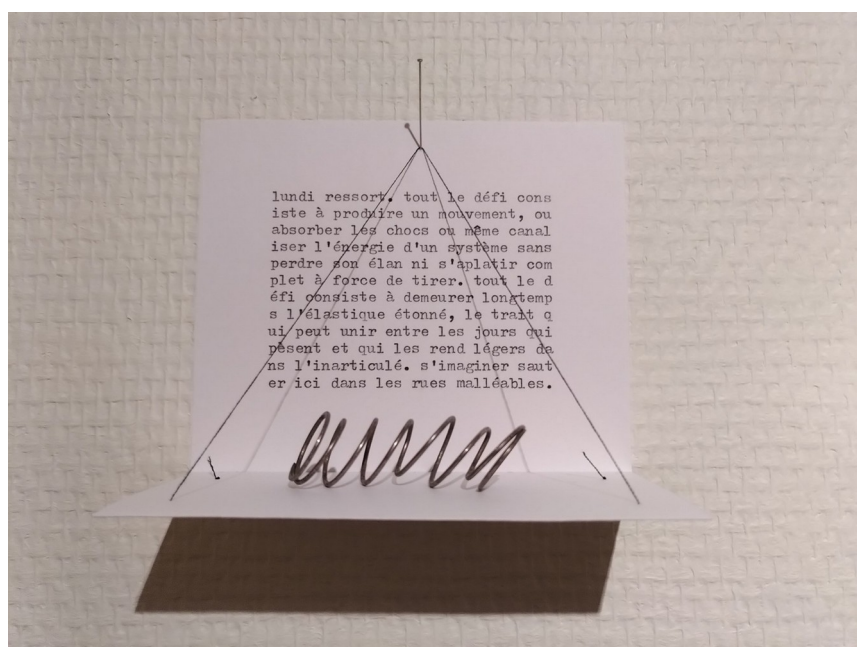


Coulouneix-Chamiers |13-19 juillet 2020

Au début de l'année 2020, j'ai été invitée par Jean-Léon à participer à l'aventure de la compagnie Ouïe/Dire sur la Cité Jacqueline-Auriol de Coulounieix-Chamiers (24), dans le cadre des résidences d'artistes « Vagabondage 932 » qu'ils organisent depuis déjà plus de trois ans. J'ai dit oui volontiers. Je ne savais pas vraiment ce que c'était mais ça avait l'air bien, l'air doux persévérant. Ça regroupait une série de formes collectives, entre autres des concerts de salon ou de jardin, des expositions éphémères ou permanentes au bar du quartier qui s'appelle Chez Nous, des fresques sur les bâtiments et un journal bien fourni qui en était à son troisième numéro et qui mélangeait portraits d'habitants, témoignages, bandes dessinées et créations d'enfants de là. Depuis l'appartement-pilote, le 932 du bâtiment C qui était voué à la destruction complète, ils résidaient vraiment et étoilaient autour. En gros, c'était un genre d'art en commun, au quotidien, hors des murs dédiés, qui s'inscrivait dans la durée et surtout en lien étroit avec les gens, des liens qui se développaient à partir de là et qui se poursuivaient, parfois maladroitement mais toujours très pro avec beaucoup de sincérité, de générosité et d'émotions. À Coulounieix-Chamiers, ce nom imprononçable, ce qu'ils mettaient en place, Jean-Léon et Marc, et qui continue encore à avoir lieu ici, c'est donc ça, la fabrication fine et attentive de relations choisies entre des humains, à la fois intimes et partagées, entre des humains et leur milieu de vie, à travers divers gestes esthétiques.

L'idée n'était pas d'arriver avec un projet clair à officier sans délai en vue de promouvoir ou de produire de la culture dans des espaces qui semblent en être privés, à destination d'icelles et ceux qui point n'y auraient accès. La Cité Jacqueline-Auriol est déjà un centre culturel, comme n'importe quel endroit qui plus ou moins grouille de monde. Il s'agissait donc plutôt de se mettre à l'écoute, de regarder, de causer, d'entrer en résonance et de faire le *job*, pour ainsi dire, aussi bien *in situ* (dans le contexte présent, concret, économique, politique et affectif) qu'*in medias res* (dans le flux des choses qui arrivent, en sautant dedans), donc de faire ce qu'on sait faire mais aussi ce qu'on ignore encore. On essaye, on donne, on reçoit, on peut même ne rien sortir qui vaille, on fait avec, pour et ensemble, du bricolage les uns avec les autres, dans l'émergence d'un commun. Ça m'allait. Ma pratique de l'écriture en direct, à la machine à écrire et dans la rue, pour offrir des poèmes aux curieux, discuter avec qui s'arrête, le balayeur, l'attaché parlementaire, l'archéologue rock-and-roll, le gamin qui n'aime pas l'école, le vendeur de chaussures, la voisine de mon bureau de passage qui repasse m'apporter des fraises, oui ça marche, on ne sait pas exactement où on va et c'est une bonne raison pour se lancer. J'ai donc traversé la France en train vers une boucle de l'Isle collée à Périgueux, attention zone sensible, pour une semaine avec d'autres artistes : les dessinateurs Placid et Jean-Michel Bertoyas, les musiciens Émilie Škrijelj, Isabelle Duthoit et Christian Pruvost, le vidéaste Kamel Maad, plus Marc et Jean-Léon qui font aussi des choses sonores entre la logistique. Et bon, alors quoi ?

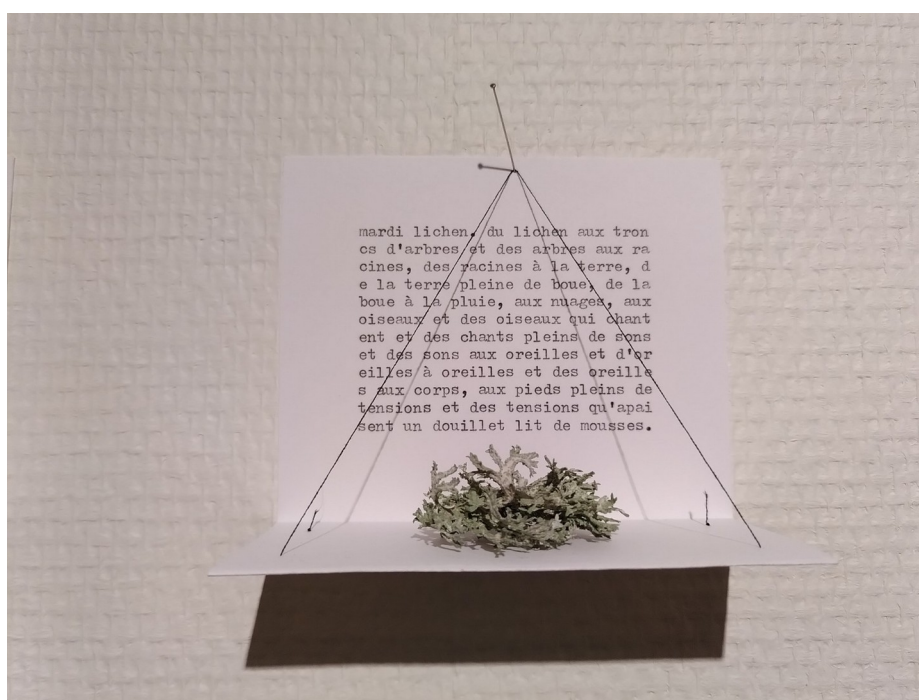
Alors je précise d'emblée que je ne dirai pas tout ici. D'abord c'est banal mais c'est vrai, les mots sont insuffisants. Ensuite, malgré des efforts dantesques parce que je n'ai pas froid aux yeux, je n'ai quand même désolée pas réussi à obtenir l'ubiquité, ça fait que mille détails m'ont échappé, puisque mille choses toujours en parallèle se font, défont, refont (surtout défont, présentement, rapport les déconstructions à venir, et surtout se réinventent, si jamais). Les ateliers dessins du matin toute la semaine, notamment, il faudra demander à Bertoyas ou à Placid, aux enfants qui sont venus, aux parents qui les ont accompagnés et qui n'ont pas chômé non plus, aux arbres peut-être, aux oiseaux, à la pelouse, aux tables, aux feuilles que caressent les couleurs, à vous de voir. La presque-île d'Émilie, sorte de performance paysagère musicale et sonore et filmée par Kamel et qui a réuni quasi tout le monde, s'est passée au pied levé dès le lundi après-midi, après quelques poèmes frappés le matin à côté du passage qui a servi de galerie la semaine précédente, puis le visionnage de la vidéo de Kamel sur le Looping de l'année dernière, inauguration du jardin 62, d'ouvrier devenu familial et public. Après se sont enchaînés une visite sonnante au susnommé jardin, un apéro-murette à la Résidence Pagot avec concert dessiné, des rencontres avec les habitants de là-bas qui valent tout autant d'être racontés, une sérénade pour Rolande, une autre improvisation chez Bernard et Christian et ce que chacun on a fait sans public, des dessins, des *music-party*, des poèmes-balançoires avec des choses trouvées là par terre, que vous verrez sur les photos pour aérer les pavés qui vont suivre, et j'en passe. Le don d'ubiquité doit probablement aboutir à des pâtes mentaux. Alors quoi, hein ?



Alors le lundi soir avant de rentrer, on est passé dire bonjour à Saïd. Jean-Léon, Kamel et moi. Saïd tient l'épicerie-kebab du quartier depuis plusieurs années. C'est l'Épicerie Gourmande, un lieu qui vend des articles de première nécessité, de la lessive, du pain, des bières, des bonbons, des frites, des pâtisseries et compagnie. À l'intérieur même de cet ensemble dessiné délimité par ses barres à quatre étages, elle est le seul commerce qui reste encore ici ouvert et fréquenté. La journée, Saïd travaille sur des chantiers à construire des salles de bain ou réparer des trucs, et c'est sa femme qui tient la boutique. C'est elle aussi qui prépare les plats, le soir avant de laisser la place à son mari jusqu'à la fermeture. Le long du trottoir, quelques tables dépareillées avec des chaises en plastique servent aux mêmes habitués pour poser leurs cannettes. Un chat roux et blanc, baptisé Garfield, s'installe parfois dans la vitrine à côté de la pile de sacs à carreaux bleus et rouges. Des enfants, des femmes, des jeunes, des gens franchissent régulièrement le seuil, saluant, souriant, s'attardant. Selon le plan de rénovation urbaine, l'épicerie va devoir fermer pour bouger ailleurs et être remplacée par des logements de plain-pied, accessibles aux handicapés. Saïd et sa famille sont donc censés partir, mais ça traîne, la bonne solution tarde, Jean-Léon prend des nouvelles, Saïd rigole, souffle et lève les yeux avec un air de détachement lucide. Et puis on fait les présentations, voilà deux nouveaux artistes qui sont là pour la semaine, on voudrait faire une soirée tajine demain, Kamel voudrait filmer, moi je serais en terrasse avec ma machine à écrire pour taper des poèmes, les offrir à qui veut, cueillir des paroles, il y aurait aussi un concert improvisé, les dessinateurs feraient des dessins, pas de problème, répond Saïd, venez, oui, pas de souci, tu prendras une table dehors, oui oui, à demain on fait ça, tajine pour une dizaine de personnes, il va faire beau.

Ça se voit facilement qu'il est une pièce majeure, Saïd, dans l'équilibre du quartier, équilibre précaire, fragile, suspendu parmi des tensions qu'un rien pourrait lever. Ce ne sont pas des tensions criantes, c'est seulement la vie quand elle n'est pas tranquille, prise dans des frontières invisibles, quand elle se fraye une voie entre des rugosités, des peurs, des ressentiments, des rages intériorisées qui sortent en préjugés, des blessures qui rendent las, faibles, butés et de la nonchalance, et de la bienveillance, des rires et des langueurs. La vie entre les failles. Saïd a le bon mot sur le bon ton, qui permet à chacun de trouver sa place, ou d'y être remis quand ça peut dérapier. Trois enfants entrent dans le magasin pour acheter des bonbons, alors combien vous avez, un euro vingt ça fait deux bonbons, lesquels tu veux, il farfouille dans la boîte, et pourquoi elle, elle n'en aura pas, c'est elle qui en a le plus besoin (parce qu'elle c'est la fille, la plus petite des trois), et les dents, hein, vous y pensez ?! Ou par exemple deux autres enfants qui passent à côté de l'épicerie avec des trottinettes et un paquet, vous partagez c'est promis, oui Saïd, ils font la moue mais ils échangent, *et cætera*. En discutant avec Marc et Jean-Léon, j'apprends encore des choses qui ne collent pas avec la pensée primaire, si douce et si charmante, selon laquelle on n'aime pas les Arabes, et puis ça

fait du bruit, ce cloaque peu fréquentable, incapable de fermer à 22 heures comme c'est écrit sur le panneau. J'apprends que ce sont ces mêmes arabes qui se sont cotisés pour acheter une camionnette à Jipé, le sans-abri du quartier que tout le monde connaissait et qui est mort l'an dernier, pour son dernier hiver, qu'il dorme au chaud, ils lui ont carré une camionnette avec un petit chauffage, un matelas et une couverture près du square où il passait ses journées, avec sa radio, à l'angle de l'épicerie-kebab de Coulounieix-Chamiers, et quand tu apprends ça, que tu écoutes les failles dans les failles dans les failles, c'est ton petit cœur qui dit oui, oui oui, il fait beau, ils font beau.



Le mardi, on s'est tous pointé chez Saïd en fin d'après-midi et on a pris des boissons fraîches, on a papoté entre nous et avec ceux qui étaient là, ça faisait déjà pas mal de monde, ça faisait monde. Ensuite j'ai sorti ma machine, je me suis installée entre les cannettes et forcément ça a commencé à vanner sur la situation, les postes de police où fut un temps, les procès-verbaux avaient lieu comme ça, devant une machine, à taper à deux doigts, et chaque fois c'est la blague récurrente des types qui disent Tu marques pas ça, après avoir parlé. J'ai un peu frappé, j'ai surtout donné la réplique, il y avait un grand gars noir, dreads jusqu'au milieu du dos, lunettes de soleil et serviette éponge rouge bordeaux jetée sur l'épaule, j'avais mis ma robe bleue, il m'a appelée la Dame en bleu toute la soirée, on a causé, je lui demandais de Vas-y, dis-moi ce que j'écris, mais il

rigolait, il feintait, il flirtait, il n'était pas à la poésie, il était au jeu, alors on jouait, j'ai demandé ce qu'elle serait, la ville dans laquelle il voudrait vivre, une ville comment, ce qu'il manquait, on a listé une ville bam, une ville qui danse, une ville qui chante, une ville avec des nanas, des piscines et des attentions, pendant ce temps Kamel filmait un peu plus loin, discret, d'autres gens s'ajoutaient, on passait un moment. Un peu après, il s'est mis à bruiner, j'ai dû remballer à cause du papier, je suis rentrée dans l'épicerie et Saïd a mis une table à côté du comptoir, pile en face de l'entrée, c'était incongru comme j'aime, être là dans les choses, un lieu que personne ne prend jamais pour un bureau, encore moins pour un honnête écrin de création poétique, être là à frapper les touches, entendre sonner les marteaux en plein dans les couleurs et les produits d'alimentation générale. Un type est entré qui n'était pas content de voir ça, tee-shirt bleu de football et casquette, qui m'a lancé en bredouillant la tête penchée vers le sol que j'avais rien à faire là et ça m'a scotchée, j'écoutais, j'ai continué à sourire, Saïd l'a calmé, il lui a dit C'est moi qui l'ai invitée, tu fais n'importe quoi, c'est pas des manières, et le type a changé de posture comme un électrochoc, la seconde d'après il m'offrait un café et s'asseyait à côté de moi pour qu'on écrive ensemble. Un poème qui dit bonjour et merci et bonne chance et *choukran*, un poème si doux et si charmant, le lui ai tendu, il a tiré sa révérence, il l'a plié avec un grand sourire et il m'a dit Celui-là je le garde, je le mets dans ma poche, c'était fait.

Dehors il a cessé de pleuvoir. J'ai réintégré la terrasse. Les musiciens, partis une petite heure, sont revenus avec les dessinateurs. Saïd a offert le thé à la menthe qu'il a versé dans une vingtaine de verres en lampées aérées qui coulent et qui remontent suivant le bras adroit et Bertoyas a démarré une série de portraits. Chabat le grand noir avec les dreads, Yannick, un ancien ami de Jipé, Alex le serveur, un jeune avec du gel dans les cheveux, un menton triangulaire et des airs farouches, chez qui pointait alors, peu à peu, une ouverture possible et Ibrahim, un petit garçon noir au visage tout rond, assez déterminé dans ses choix et que le père regardait poser debout en silence sauf pour lui rappeler de ne pas bouger, puis une autre petite fille, cheveux tressés qui finissaient par des perles fluo jaunes, vertes, bleues, roses et orange en forme de feuilles, et Saïd, entre deux commandes, avec son tablier. Après ça a été au tour de Placid, les mêmes ont à nouveau posé, les dessins furent très différents, quoique toujours en noir et blanc. On n'est pas pareil devant pas pareil. Les reflets neutres n'existent pas. On vit les trucs ensemble et on s'entre-modifie sans même le vouloir, on s'altère, on s'infuse, on n'est pas étanche, excepté si on pense qu'on n'est pas égaux. Il faut sentir une proximité, un début de connivence, l'approche d'une reconnaissance réciproque pour, comme ça, s'autoriser l'aliénation féconde. Enfin. Chabat est allé chercher son frère qui m'a longuement parlé de son métier, du plaisir qu'il avait à faire ce qu'il faisait, du plaisir des responsabilités d'une série de tâches pas faciles, exigeantes, et qu'il en était là parce qu'on avait vu comment il bossait et qu'on lui avait fait confiance. Plus tard dans la

soirée, il m'a demandé un poème, comme un défi, Vas-y écris-moi un poème. Alors j'ai tapé ça, la joie de voir se réaliser une partie de ses rêves. Puis j'ai sorti la feuille, la lui ai donnée par-dessus les tables, il a lu, il a ri, il était gêné d'être touché, il disait C'est pas possible, il se pinçait les lèvres, C'est pas croyable, il disait Tu viens boire une bière, tu discutes un peu et on t'écrit un truc qui va directement au cœur, quelque chose dans le genre avec les mots « cœur », « âme » et « pfff », il paraissait bluffé. Kamel lui a proposé de lire le poème devant la caméra, il a refusé, Kamel a insisté, il a refusé, Kamel a insisté, il a lu. Calmement, heureusement. Demain, quand il sera dans sa cave à vérifier les fûts d'un grand vignoble noble avec sa blouse blanche et ses deux crayons glissés sur le bord de la poche, avec tous ses outils, ses yeux fatigués et de la mesure dans ses relevés, puisse-t-il avoir un bon souvenir.

Voilà pour la tendresse urbaine, comment on y a droit. Les musiciens ont joué une vingtaine de minutes, les gens écoutaient, parlaient et buvaient, le chien bougeait sa tête et sa queue, Garfield était quelque part, les oiseaux passaient aussi. Les arbres bruissaient avec, des voitures et des scooters s'accordaient nécessairement, à vrombir ou à ralentir, et même la façade du bâtiment sur sept étages qui ferme le bout de rue de l'Épicerie Gourmande, elle tenait la cadence, en métronome imperturbable. Isabelle à la clarinette et à la voix, avec ses cris bizarres qui viennent te chercher où tu vas rarement, Émilie à l'accordéon, aux sons menus subtils qui vibrent sans faire une note, Christian à la trompette et trouvailles trébuchantes et Jean-Léon, ses cordes vocales, ses paroles, ses traits de mélodie qui tricotent avec toi, ça sonne. Le milieu absorbe beaucoup, mais il donne aussi fort. On accrochait les portraits les uns après les autres sur la vitre du magasin, le *white cube* pouvait repasser, la boîte noire *idem*, ici c'est multi-sensoriel. À la pâte à fixe. Les poèmes sur le mur à gauche de l'entrée, le papier suffisamment vierge pour jouer encore, des mots tracés au stylo bic rouge sont apparus rugueux du palpitant crépi, des mots qui conversaient, contredisaient, continuaient, cohabitaient. Où étaient frappés L'étrangeté, lettres en jetées, l'être ange t'es, en rouge écrit pas droit tu pouvais lire en dessous On n'est pas des anges, on est réels. Vas-y, exprimer plutôt qu'imprimer.

Le tajine fut excellent. On disposa les tables le long du trottoir, les chaises le long des tables, les assiettes tout du long, les verres à pieds, rapportés du 932, devant les assiettes et les couverts de part et d'autre. Normal. Et puis on festoya. Tant qu'à faire du bruit, autant que ça soit du bon. Les conversations se sont perdues dans la nuit. C'est un bricolage qui laisse très peu de trace. Les poèmes sont restés sur place et les portraits repris en tas pour être numérisés avant d'être donnés aux poseurs. Chabat est repassé prendre le sien pendant qu'on mangeait. Il voulait celui de Placid, on négocie le délai, il n'entend pas, il nous invite à une soirée rhum après le dîner mais non, ça ne s'est pas fait, les lumières de toutes les couleurs s'agitent au rez-de-chaussée de son appartement, il repart avec son dessin, allez. C'est un 14 juillet sans feux d'artifices, sans bal et sans

pompiers, c'est la fête populaire, la fête impromptue et modeste et pas un festival, par exemple, de poésie en fête comme on en voit sur les affiches qui se veulent aguichantes mais qui peinent à coller, c'est le contraire de ça, d'un titre vide, consensuel, chouinant comme un génie frustré en mal de son public ou comme la culculture, celle qui capture les énergies sans savoir quoi en faire, qui ne coagule pas, qui se donne des façons et qui s'autodétruit. C'est aussi le contraire d'une parade militaire, c'est la vie célébrée et la force mes fesses, voilà qu'au lieu ma foi d'être insatisfaits et sans doute à raison, se déroule chez Saïd un 14 juillet qui n'a pas même besoin de tirer les canons, ni de brandir les fourches. Viva, vive la gourmandise piquée sur des fourchettes.

On a fait la vaisselle des verres au 932 à dix dans la cuisine et pris la route vers minuit et nos lits respectifs. Dans la voiture avec Jean-Léon, Christian et Émilie, on était bien, remplis de bonté, vidés d'allant. Et soudain comme ça dans le noir chaud avec le paysage qui fonçait dehors, on s'est dit que ça serait bien aussi, allez, une chanson pour Saïd, ça correspondait avec ce que personne ne savait faire exactement, n'avait jamais vraiment essayé mais voulait tenter. D'accord. Demain j'écris les paroles, Christian met en musique, on trouvera une date avant le week-end. On a donc glissé la nouvelle idée dans le planning des choses déjà en cours, dans les chantiers inopinés. Ça faisait un bout de temps que Jean-Léon avait envie de travailler avec le kebab, là c'était l'occasion, on devenait les larrons.



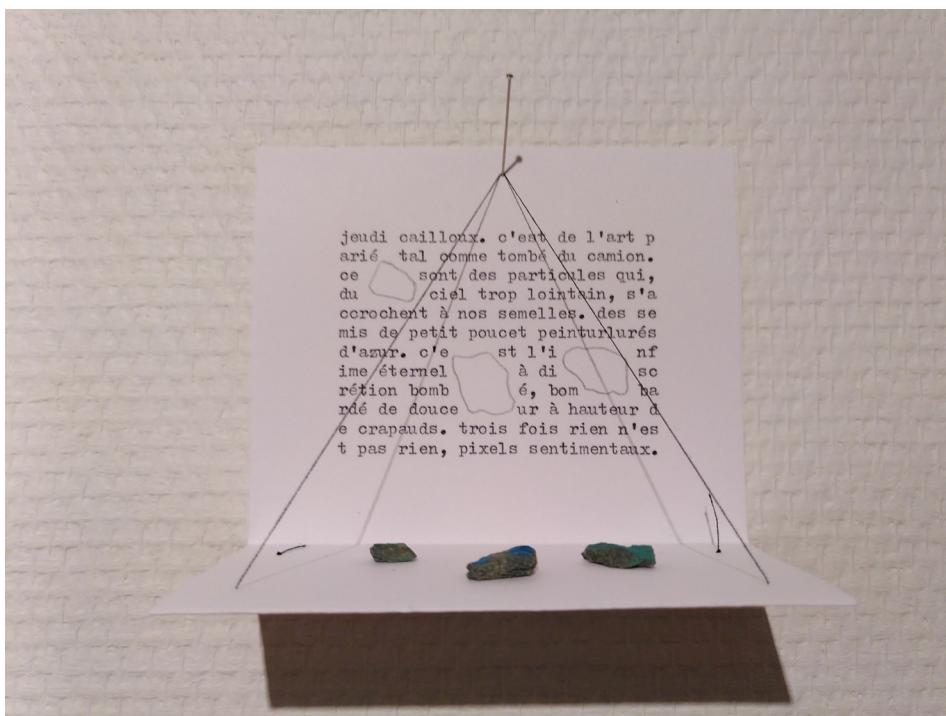
Mercredi matin. La pluie pianote. Après le rendez-vous à la résidence Pagot, cette cité qui s'est battue pour changer de nom, qui voisine celle de Jacqueline-Auriol et qui accueille la prochaine édition des apéro-murettes prévue pour le lendemain soir avec l'inauguration du four arménien, on est retournés au 932. Les musiciens sont allés faire un tour à l'atelier dessin histoire de faire tinter l'ambiance où les gamins, concentrés, tâtaient du pinceau autour d'une jolie carcasse de crabe. Pendant ce temps j'ai écrit la chanson pour Saïd. Ça m'a pris une bonne heure. Trois strophes de rimes croisées en octosyllabes et quelques variations sur le refrain, six sizains. Des phrases à rallonge avec des grands mots, un truc pas facile à chanter et assez grandiloquent pour que Jean-Léon me lance plus tard Mais tu as fait une messe, ok pour la messe au kebab, une prière qui finit dans l'arène où Saïd opère de jour en jour, celle des Invaincus du désespoir. Ça c'est un emprunt à John Berger dans *Tiens-les dans tes bras. Chroniques de la résistance et de la survie*. Après avoir obtenu un prix prestigieux pour un de ces romans, qu'il a directement reversé aux Black Panthers devant la salle médusée, John a fini par s'installer dans les Alpes françaises avec les paysans, à travailler avec eux tout en continuant à écrire : « C'est de la douleur du monde que nous parlons », il dit page 46, et un peu avant : « J'écris dans la nuit, mais ce que je vois, ce n'est pas seulement la tyrannie. Si c'était le cas, je n'aurais probablement pas le courage de continuer. Je vois des gens qui dorment, qui se réveillent, se lèvent pour boire de l'eau, des gens qui murmurent leurs projets ou leurs craintes, qui font l'amour, qui prient, qui cuisent quelque chose pendant que le reste de la famille dort, à Bagdad et à Chicago. » Ou à Coulounieix-Chamiers. Par exemple. En décembre 2005, à propos des Palestiniens, il note ces petits faits qui retiennent la vie, les grands-mères qui voient tous les gamins jouer avec des pistolets en plastique, qui « se demandent ce que sont devenues les promesses qu'elles ont naguère enveloppées, approuvent d'un signe de la tête leurs fils, belles-filles, neveux, et s'inquiètent toutes les nuits. Voilà comment fonctionne la position du désespoir invaincu. » Et puis « ce ne sont ni la pureté ni la force qui engendrent une loyauté aussi indéfectible, mais quelque chose d'imparfait – imparfait comme nous le sommes tous. Voilà comment fonctionne la position du désespoir invaincu. ». Et encore ça, criant d'évidence mais tant de fois nié : « L'inégalité sépare ceux qui détiennent l'arsenal complet des toutes dernières technologies militaires pour défendre ce qu'ils croient être leurs intérêts (hélicoptères Apache, tanks Merkava, avions F16, etc.) et ceux qui n'ont rien que leur nom et la conviction partagée que la justice est une évidence première. Voilà comment fonctionne la position du désespoir invaincu. » C'est pages 20-23, c'est de la politique sentimentale, la chanson pour Saïd. Zut. Pause. Dans le refrain de la chanson, la dernière ligne dit Bonjour, ça va ? Merci. Ça rime pauvre, mais ça rime avec Épicerie, Viennoiseries ou Dépannages en série. Et comme ça si ça marche, à chaque fois qu'on dira Bonjour, Merci, ou qu'on demandera comment Ça va, quelque part n'importe quand à n'importe qui, non seulement on aura une pensée pour Saïd, mais j'aurai des *royalties*. Vive l'argent, l'art gens. N'est-ce pas.

J'ai donné le texte à Christian vers midi et dans la journée, dans les entre-deux blancs, il a fait l'arrangement. Il souhaitait que le refrain puisse être chanté en canon à quatre voix, comme ils étaient quatre en scène, Jean-Léon, Émilie, Isabelle et lui. Il a travaillé dans la pièce principale pendant que chacun vaquait, que nous passions et repassions pour un café, un thé, de l'eau dans la cuisine adjacente, il était assis là devant son écran avec des écouteurs dans les oreilles et parfois son bras gauche battait les temps comme sur mes doigts j'avais compté les pieds. Vers cinq heures et demi, il est venu me voir pendant que je faisais les poèmes-balançoires dans une autre pièce, il m'a demandé d'ajouter deux lignes à chaque strophe. Évidemment j'aurais dû m'en douter, trois fois deux lignes de huit ne peuvent pas tomber juste dans les règles du son. Il faut des multiples de quatre, comme un sacré fichu solide carré, les mathématiques sont partout. Ça m'a pris presque autant de temps que la chanson entière, mais après avoir retapé l'ensemble au propre sur la feuille blanche d'un cahier désossé qui traînait par là, tadaaa, on a tous rassemblé nos cliques et nos claques et paf, on est partis chez Mitch, manger comme jamais.

Mitch est une expérience de poésie vivante.

C'est possible d'aligner des mots pour décrire son restaurant clandestin perdu dans la verdure à un quart d'heure de Périgueux. C'est même possible de trouver sur Internet quelques articles qui relatent l'enchantement, la pause hors de la réalité qu'il permet à quantité de gens plus ou moins importants de prendre sur le pouce. Mais c'est franchement en-deçà de ce que tu vis. Fréquence d'onde qui t'oblige à revoir toutes tes catégories, disons quand elles sont trop foutues solides carrées. Les arbres respirent avec toi. Dans l'étang, de grosses carpes cohabitent avec des canards et un ragondin surnommé Aragon, l'aragondin. Un chat parmi tant d'autres cherche tes genoux, miaule, grimpe, n'attend personne en particulier pour prendre sa dose de caresses. Un potager luxuriant, bien ordonné, s'étale jusqu'à la forêt et tu mangeras bientôt ses rejetons entre pléthore d'odeurs et de saines saveurs. Et puis il y a les cabanes. Mitch les a construites parce qu'il voulait ça, qu'Un jour on mangera sur l'eau et j'irai dormir dans les arbres. Cabane d'été sur pilotis façon pays d'Asie du Sud, cabane d'hiver qui sent la feuille d'automne et le bois sec, peut-être l'ail, la rouille et les vieilles photos, avec un gros poêle en fonte et un toit bas pour ne pas tant rêver. Être présent, point. Au-milieu du jardin, la table est dressée pour nous, à côté une desserte à deux plaques sur l'une desquelles mijote encore un plat. Son parfum s'emmêle à l'air du soir, ciel rabattu. Mitch est le gardien d'un temple terre-à-terre, un homme qui bricole sa légende, que ça amuse de te défier, toi et ton besoin de digérer rationnellement, de faire la part du vrai et du faux, il reçoit des ventres qui planent, potes et popotes, témoignages qui frisent le mythe si rien d'autre n'existe, que ta zone de confort. Goulûment tu te gaves de son puzzle à peine croyable parce que ça vibre, enfin ça vibre parce que c'est païen, c'est

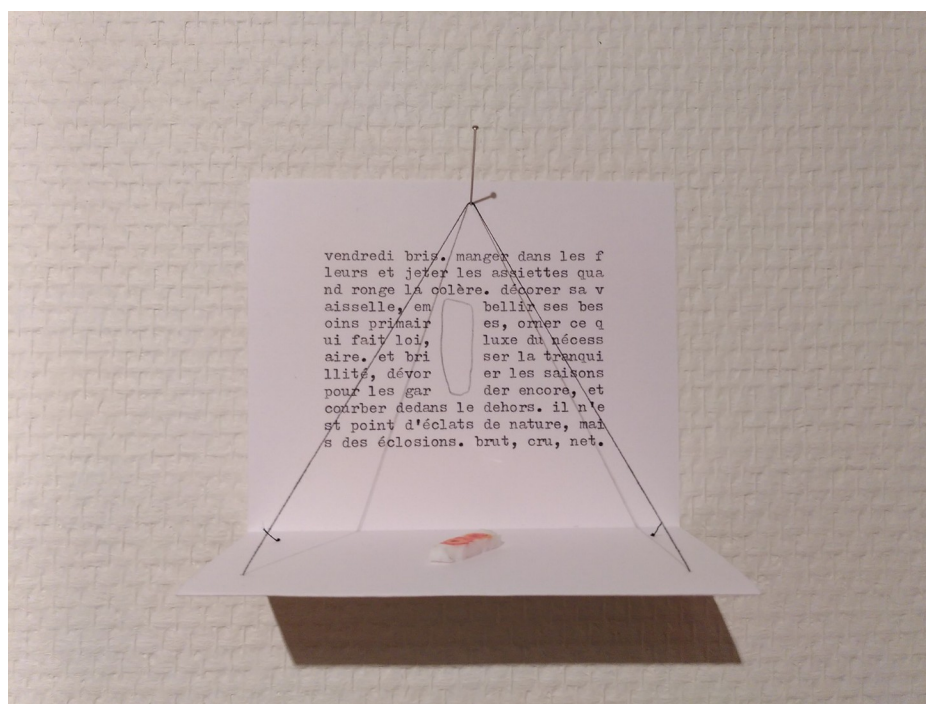
fruste, c'est habité. Conte sans clés. Portions des quatre coins du monde apparaissant dans le désordre en filets depuis ses lèvres, avec des aventures dans ce jardin-ci, ce jardin pas besoin d'éden, ce jardin qui biffe la transcendance parce que pourquoi sortir d'ici, ce jardin où sans aucun doute tes dents mâchent ce que toute la sueur et l'effort et la peine, disons, jubilatoires de Mitch ont ainsi engendré pour toi. Conciliation pas non plus zen des jours avec et des jours sans, du plus fantastique éthéré de la mémoire qui se défend parmi les limbes d'un trop-plein d'émotions, et du plus brut, net, cru, vif, concret bouillon de peaux frottées, nourritures terrestres à la sauce délirante, la psyché agrippée aux plants de pommes de terre, vissée solide aux planches, aux tôles, aux boues qui font la scène d'un théâtre semi-humain, à bas les *sapiens* privilèges. Des arbres, des cailloux, des vers, des verres, de l'eau, du vin, des tomates et des crevettes, des blagues, des blessures d'arrière-front, encore des blagues, une échine de porc et des œufs, des choux farcis, des cerises, des bêtises, des billets glissés sous la saladier et du feu, du média préhistorique, et une radio qui bafouille sa normalité, un crapaud lointain, du sauvage, du simple et du n'importe quoi, des braises, des souffles, une tambouille, encore du vin, du silence et des bouts de chansons, ces gens-là, rien qu'un bout de pain, des nénuphars et l'absence de guitare, *besame mucho*, des rires, des rires, des solitudes agglutinées. Affamer l'impatience, dégainer la tendresse, bande de dégénéreux. C'est possible d'aligner des mots mais c'est nécessaire d'y être. La colère se fond dans les branches.



Chronologiquement, jeudi suit mercredi et vendredi jeudi. Chaque fois est unique. Recenser n'a pas d'importance, s'acharner à rendre l'ordinaire extraordinaire non plus. Pas tellement le but de l'émerveillement, pas franchement envie de partout pisser de la culture, du spectacle ou des totems, pas tendance à fomenter de l'art comme si ça allait nous sauver. On peut pouffer autant qu'on veut, ou se faire pouffer. On peut concevoir ça comme de l'action sociale à plus-value sensible ou comme des actes citoyens, de l'esthétique gentille, du passe-temps civilisation qui rassurerait les élus, au fond ça ne rassure personne, ça a plutôt tendance à produire des liquéfactions chez les acteurs frileux, bonhommes certes mais engoncés dans leurs missions et à chacun son rôle, un théâtre ennuyeux, un manque de conviction ou d'imagination, une exagération des problématiques nouées comme des cravates. On fait ce qu'on peut mais qu'est-ce qu'on fait, qu'est-ce qu'on peut faire, à quoi ça sert, comment, où et pourquoi. Inutile comme des marges buissonnières dans les discours évaporés. Sensible. Sans cible. Cent scies bleues pourraient faire l'affaire. L'archer sur les cordes sécuritaires. L'art chez. Rien à résoudre rien n'est sûr, trois fois rien est déjà ça, tout s'envisage. Théoriquement, on pourrait dire que le non-art a suivi l'art, et l'art gens, le non-art. On peut pouffer les gens, on devrait se pouffer soi-même. La rhétorique aussi devrait prendre un coup de réaménagement. Le jeudi j'écoute un gamin de Pagot, je l'écoute pendant une heure, il raconte à sa façon, il n'a pas l'intention de vendre les bienfaits de sa géographie, il dit seulement qu'un jour, voyant une petite fille s'ennuyer ferme au-milieu de l'aire de jeux toute pimpante clinquante ouverte mais vide, dix euro il a pris chez lui et il est descendu en ville lui acheter un ballon, qu'après ils ont joué, qu'après il y a les rumeurs, qu'après c'est toujours très sophistiqué, personne n'a le même point de vue. Ô royaume des opinions, amoureuxment peler nos oignons crépitants. À rien, sans doute, ça sert, mais ça fait plaisir, je tape ça, un bout, nous mettons en morceaux, quelque pièce avec soin composée, les gamins qui jouent au foot juste derrière le panneau que peignent en noir José et Bertoyas pendant qu'Isabelle Émilie Christian Marc jouent et cette improbable assemblée qui murmure et écoute et Jean-Léon qui relance mes mots, ses mots à lui, ceux du gamin, ceux du ballon, faut-il donc être pris au sérieux et bon, alors quoi.

Alors le vendredi en fin d'après-midi, je suis arrivée chez Saïd à l'Épicerie Gourmande, un lieu qui vend moins que ce qu'il donne. J'avais soixante-douze heures de plus dans le sang, une petite somme d'arpentage, de blablas et de rencontres itérées. Yannick, Benji et Seb étaient montés jusqu'à Pagot la veille au soir et puis sans Seb avec Soso je les avais croisés une heure avant devant le Spar, j'avais dit Venez ce soir on est chez Saïd, et Saïd par hasard salué au restaurant végétarien où nous étions allés manger à midi, Saïd encore en voiture en revenant de je ne sais où, klaxons et rigolades et toujours les pigeons, les martinets chaque matin, aux crépuscules, les martinets. Pécule de pacotilles et de prénoms, des tas d'anecdotes enfilées tout le long de ma colonne vertébrale, les échanges de regard, boutades, sourires qui brodent la confiance.

À la caisse j'ai salué Saïd, sa femme et Alex, on a eu deux trois mots et puis j'ai demandé Un café s'il vous plaît et pas même n'ai-je eu le temps de sortir mon porte-monnaie qu'un type a dit C'est moi qui paie. Merci monsieur, ça repartait. J'ai posé ma machine en terrasse. Tout est allé très vite et intensément. En résumé sans effusion ça s'expose en trois phrases qui font comme trois chapitres. Chapitre premier, la dictée de Yannick et Benji à Soso à la machine. Chapitre deux, l'albanais, et trois, les recettes de Jeanga. En guise de préface, onze textes en à peu près trois heures frappés sur du papier volé dans un temple au Japon et coupé en carrés, un seul de moi, le reste fourragé d'un collectif élan. Le courant est passé, comme la main, bouches décousues en propulsion magnétique, début de quelque chose ou quelque chose tout court. Le développement navigue en radeau sur une surface humide parce que ça tangué, paupières bousculées de larmes, hoquets de joie, lèvres froncées, joues roses, langues pendues. Entre temps, la chanson pour Saïd avec Saïd chez Saïd, un intermède polyphonique. Conclure sur le couscous en plats gargantuesques, 100 % réussite.



Donc le premier chapitre est la dictée de Yannick et Benji à Soso à la machine. Quand elle a vu la machine, Sophie a dit qu'elle savait taper, qu'elle avait appris à dix doigts et Yannick et Benji ont dit Alors vas-y, tape, et Yannick a dit à Benji Allez c'est ton moment, l'entourant d'un bras sur l'épaule, camarade, Fais-nous de la poésie. On

était tous assis autour de la table vert pomme, j'ai tourné la machine vers elle. Ses gestes étaient d'une lenteur causée par les calmants, ses longs cheveux noirs tombaient sur sa nuque voûtée, ça la gênait un peu, elle avait du mal à parler mais elle a posé sa cannette pour avoir les mains libres et elle s'y est mise. Benji a dit Non non je sais pas vas-y toi Yann et ils se renvoyaient la balle, la balle perdue de la cohérence, la balle de malice du ping-pong amical, l'air était plutôt doux. Longtemps ça a duré. Ils causaient, on causait, on s'arrêtait pour que Sophie note, on recausait, on épelait même les espaces, Yannick rebondissait dans les pas de Benji, ça ferrailait. Benji est un jeune homme d'une trentaine d'années, coupe au bol blond et teint rougi, grand, mince, cosmonaute dans sa démarche et qui sort d'incroyables fulgurances, des éclairs comme des cris de corbeau mais que son esprit ne parvient pas à, comme, paramétrer. Comme un écheveau qu'il se montre impuissant à démêler en une pelote fertile et non toxique, comme s'il avait froid, qu'il avait accès à dix mille allumettes mais qu'il les consommait instantanément chacune dans leur coin au lieu de les réunir une bonne fois pour toutes, histoire de prémunir. C'est une figure de penseur pur, hantant sa propre tête, qui perce le silence en jeunes pousses de réflexions d'une extrême densité et qui tourne autour de l'idée de dieu sans savoir quoi en faire. Ni quoi en déduire. Démuni absolument, en promenade errante autour de ce qui semble lui être dicté d'ailleurs et qu'il découvre en même temps que toi, sans suite. Il dit On est tous immortels parce que sinon dieu serait trop puissant. Il dit Peut-être qu'il n'y a pas d'autre choix pour l'humanité que de rentrer dans la folie et il dit La folie, c'est ça, c'est comme une pente mais non, moi je refuse de dévaler et à chaque fois Yannick me regarde, petit sourire complice et haussement de sourcils du genre Ça c'est quelqu'un, il y a de quoi écouter. Benji, ses monstres le rendent craintif et sérieux et Yannick le charrie, le châtie bien qui aime. Et Soso qui galère, qui se concentre, qui galère mais qui tape à dix doigts et qui devrait se réveiller, comme le monde, ils dictent, ils jouent. Sa cannette empêche le chariot de bouger, pour sauter à la ligne c'est moi qui actionne la manette. Toujours à la fin, dit Benji, je retombe sur dieu et jésus Et la vierge, je dis, la vierge non, ça lui dit rien, et Yannick gueule que Dieu, bon dieu, on s'en fout avec un « ouuuu » presque chanté, il convoque le diable, sa fourche et Johnny, puis il embraye sur les courgettes, C'est les courgettes qui comptent, courgettes posées sur la table derrière, que quelqu'un lui a rapportées tout à l'heure, Tu les veux, il m'a demandé quand je suis arrivée, Et toi Yannick, trois belles courgettes, Oh moi ça va, j'ai dit Merci et plus tard, dans la privation d'à-propos sémantique, complètement parmi nulle part, Benji qui cueille sa phrase, une question, qui la balance à qui entend : ça vous fait quoi de voir pousser des légumes. Point d'interrogation, point d'exclamation, poésie sonore soso Soso son bus dans dix minutes ça va aller oui oui, de la pâte de langue, des culs de canettes qui s'ouvrent comme des boîtes sans fond, des profondeurs bêtes, immersives et palpables, une feuille qu'à quatre nous avons encrée. C'est important parce qu'on s'en fiche et franchement, le sens de la feuille est

impénétrable. Les lettres patagent comme des vermicelles dans le potage. Comme des étoiles sanguines. En vrai nous constellons.

L'albanais, chapitre deux, c'est une autre histoire. Le mardi soir avant le tajine dans la nuit il avait beaucoup discuté avec Christian devant les poèmes patafixés au mur, de beaucoup de choses et d'autres et entre autres de lui, qui en a aussi écrits, des poèmes, dans sa vie d'avant. Quand il était professeur de physique-chimie là-bas, avant d'être ici électricien. Il y en a aussi beaucoup, ici, des professeurs qui deviennent femme de ménage et beaucoup d'autres choses comme faire des gâteaux en attendant comme ça le bon vouloir des autres, que non de non que oui, ils puissent les mettre pour de bon, à la pâte socio-économique, leurs foutues mains néantisées. Pause. Respire. Là quand il m'a croisée, cet homme, chez Saïd ce 17 juillet, il m'a dit Je veux te parler et donc à un moment, après le départ de Sophie, il s'est assis à côté de moi et il m'a dit Écris, je te dicte. Le poème s'appelle Clochard. Il n'est pas sûr du mot, peut-être « SDF », trop acronyme SNCF, peut-être le mendiant, moi je pense aux clochards célestes de Kerouac, aux mots traduits, aux trahisons, les trahisons dans le vocabulaire sont sans doute les moins pires. Il n'a pas la même voix, ni la même attitude, quand il parle et quand il poétise. Quand il ne poétise pas, il est méfiant, retenu, parfois il attaque, disons qu'il se défend, il défend sa version contre pas mal d'intrusions, fantômes de juges, préjugés, coups d'œil torves. Aux abois comme qui se prend des retours de rêves et exige des garanties. Mais quand il poétise, il murmure presque, le timbre plus grave, pas suave, épuisé de grâce, roulant comme des vagues chaudes et tristes. Il dicte doucement en plein dedans mon oreille gauche. Mon oreille gauche est très touchée. Mon corps entier plonge dans sa voix. À la fin il me dit C'est fini. Je ne sais pas quoi dire. Il me raconte que c'est un poème qu'il a écrit en albanais il y a plus de dix ans, trois fois plus long et que c'est vrai, que c'était une famille qui faisait la manche devant l'entrée de la fac où il donnait ses cours et qu'un jour ils ont disparu, que ça lui a fait mal, il dit en hochant la tête, il ne sait plus quoi dire.

clochard
je vois mon clochard chaque matin
qui me demande une pièce
je vois chaque matin
qui me demande son cœur
je ne peux pas
donner ce qu'il veut
je lui donne l'amour
mais le lendemain je n'ai pas vu
il n'est plus là

C'est dans le brouhaha et toujours les pigeons, les arbres et Garfield, le bâtiment sur sept étages et l'arrivée des musiciens, d'autres habitants, il n'y a qu'une feuille blanche pour être aussi déserte. Point de départ. Je sors Clochard de la machine. Quelqu'un le prend pour le lire. L'albanais semble gêné, pas vraiment partant, comme effarouché, mais il laisse filer, on cause, il me parle de son classeur, celui dans lequel il rassemble ses poèmes et il y en a aussi, des autres ici, qui ont des classeurs pleins de poésie. Les siens sont traduits en plusieurs langues, français, anglais, italien, il voudrait me les montrer, il appelle sa fille, Iris, veste jaune, cheveux noirs bouclés, adolescente, pas vraiment partante pour se plier aux demandes de son père, S'il te plaît va à la maison, ramène mon classeur, Quel classeur, mais je sais pas où il est, Au-dessus de l'armoire dans telle pièce, Iris soupire, ramène le classeur, Iris qui est en train de faire des vidéos avec ses copines et Kamel pour mettre sur Tik-Tok, des vidéos de danse devant la fresque du bâtiment C, un grand dessin de Rolande collé au mur à sa fenêtre du rez-de-chaussée et sur lequel d'autres dessins ont été réalisés en direct, Rolande une habitante de la cité depuis 53 ans, Rolande qui a dû déménager et qui a eu son portrait dans le numéro 3 du Voltigeur, le journal du quartier, Rolande qui a donné son nom à la rue Romain Rolland, rue Romain Rolande, nouvelle plaque, autre action vagabonde, noms de rues au nom des gens, et Rolande encore qui a eu droit à sa sérénade le matin même, qui a offert l'apéro chez elle aux quatre musiciens et Rolande aussi, qui est une voisine d'Iris et son père, que la sérénade a permis de faire se rencontrer, qui a dit à Iris Je te ferai des gâteaux mais comme je ne peux pas monter les escaliers, donne-moi ton numéro je t'appellerai pour te dire que c'est prêt, et Rolande enfin, à la porte de laquelle vient toquer chaque jour l'albanais pour n'avoir pas à revivre ce qu'il a vécu dans sa vie d'avant, la trouver morte depuis plusieurs jours. Rolande sera là au couscous tout à l'heure avec son amie Isabelle, dont le chien s'appelle Ophélie, Ophélie et Jazz, le nom d'un autre chien, Jazz et Ophélie dans la pelouse Auriol, Auriol auréole, Auriol gloriole et même qu'avec les lettres du mot « gloire » tu fais « rigole ». Iris a donné le classeur à son père et Iris veille sur son père comme son père veille sur elle, d'un peu loin. Il l'ouvre. Il tourne les pages dans les pochettes plastiques, il cherche les poèmes en français, il y a aussi une photo de son mariage, une autre d'un bébé dans une bassine, les textes sont des impressions d'ordinateur, parfois il s'arrête et il lit, penché vers moi, mon oreille gauche est très touchée. Ce sont des poèmes de malheurs d'amour. Pourquoi tu pleures. Dis-moi comment. Des poèmes gouffres. Sa voix en albanais, je lui demande de me lire, pour sa voix albanaise qui ne force plus rien. Christian regarde par-dessus le classeur et pose des questions et lui, il fait comme ça, il écarte le classeur mais il répond, il voudrait des meilleures traductions mais il ne veut pas les publier, il veut les publier, il ne sait pas, il me dit Donne-moi ton mail, je t'enverrai des choses, quelques choses et d'autres, il faudrait voir et quand j'écris mon mail, Yannick voudrait aussi quelques mots de ma main, pas la machine, Qu'est-ce que tu veux, je demande, Que tu m'aimes ?, j'écris Que tu m'aimes ? et on rigole, on rigole toujours. Les fautes sont

belles dans ses poèmes, moyen envie de changer quoi que ce soit, rien envie de changer du tout, c'est comme ça n'est pas un problème, on infuse et on verra pour diffuser, on inscrit plutôt qu'on extrait et au lieu de se révolter, on volte.

Maintenant c'est la chanson pour Saïd chez Saïd avec Saïd et sa femme assis en plein devant les quatre musiciens, comme un second mariage, leurs deux enfants debout derrière eux. Il y a d'abord eu un moment improvisé avec la clarinette, l'accordéon et la trompette, les salves sonores qui ricochent sur la façade de la grande tour, un moment flottant frictionnant fredonnant et voilà l'entame, les premières mesures, la première strophe, qu'est-ce qu'elle est diablement compliquée, cette chanson, pas assez répétée, un peu chez Rolande le matin même, à droite à gauche dans les blancs du planning, donc beaucoup d'énergie à sortir pour les tenir là, les la et toutes les autres notes, coincées avec le trac, on n'arrête pas d'apprendre. Joyeux mélange de messe, de criée poissonnière et de fanfare pour l'entrée des équipes avant le match. Allègre, jovial, authentique, beaucoup de rires, des paroles que Jean-Léon s'applique à rendre audibles et un canon bancal, certes gai mais bancal, confession partagée. Le chien bouge sa tête comme s'il assistait à l'ouverture de la porte d'un vaisseau spatial, ses oreilles virent sans savoir s'il peut vraiment baisser sa garde. Mais c'est entraînant. Ça valse dans les veines. Saïd, sa femme et leurs enfants écoutent, reçoivent, ont l'air d'apprécier, Saïd qui n'a pas pleuré, il dit après, mais de peu. Nous sommes dans l'immédiat, l'affectivement approximé sans retouches ni brouillon, *one shot* et *ciao*, point de salut. La mélodie n'a pas lâché nos inconscients pendant au moins deux lendemains et nuits comprises. En résumé c'était le *fun*, avec effusions contagieuses. Évidemment que ça ne gagne pas, le désespoir, mais qu'est-ce qu'on fait pas pour pouffer.

Chapitre trois. Un grand cercle s'est formé autour de la minuscule table sur laquelle demeure la machine, papier glissé prêt à l'emploi. Comme on ne peut pas voler, nous ici-bas, plutôt poissons, nous préférons les ronds. On discute à deux ou trois, on fait des bulles, des milliers de bulles impossibles à retenir, des trouées comme Faut que j'rentre sinon j'vais m'faire fermer dehors, Marion tu notes, je note. Ensuite ça a frayé vers les recettes de cuisine, je ne sais pas comment, d'un coup je me suis retrouvée à faire entrer les ingrédients pour le kefta, *in medias poesia*. Du micro-trottoir profitable. C'est l'albanais intarissable, enchaînant sur la recette du revani, en bonne et due forme, des majuscules pour le nom du gâteau, les grammes, la sauce un paragraphe et le temps de cuisson à 150°. Moi qui ne cuisine pas, gourmande des autres, touillons ensemble. Après ça a été Yannick, Vas-y écris. Recette en majuscules, Les andaches majuscules, si ça existe les andaches, il répond Vas-y écris.

de la merde coupée avec une hache
accompagnée avec du cholut

c'est de la merde avec de l'eau
bon appétit
bon repas
quatre étoiles
excellent
n'y mettez jamais votre nez dedans
parce que ça pue
et c'est comme la politique
merci au revoir

Cholot non plus on ne sait pas ce que c'est, on ne sait pas l'écrire, hardi Yannick, remonté comme un type sous rouleau compresseur. À part que si tu cherches Andaches sur Internet, tu tombes sur la page imprimée serrée étriquée bien noire presque baveuse d'un dictionnaire datant de 1834 et méticuleusement élaboré par monsieur Gabriel A. Hécart pour faire coïncider le rouchi, un patois de la région de Valenciennes, avec du bon français : « mot insignifiant dont on se sert pour se délivrer des importunités des enfans (*sic*) qui demandent, lorsqu'on est prêt à sortir, ce qu'on leur rapportera. On répond des andaches ». Pas d'autre emploi connu de ce mot et origine probable dans les verbes *andare*, italien, ou *andar*, espagnol, aller. Donc tuer la récompense, refuser de parvenir, micro-trottoir anarchiste. En sus un bout d'histoire dans l'imagination d'un buveur de 8-6, Charles Quint, ses provinces flamandes, les conflits franco-espagnols du XVI^e siècle et toute l'influence du Sud de l'Europe sur les actuelles terres du Haut-de-France. Ah ça la langue n'est jamais *ex nihilo*, ni nos aspirations. Au fond, des andaches, c'est à peu près ce que répondent pas mal de gens à Saïd quand il demande où donc ça pourrait se faire, maintenant, son épicerie gourmande. Ce sont des non-réponses comme des coups de chiffon pour éloigner les mouches. Pas de nouvelle, pas de nouvelle. Mieux vaut faire sans et soi-même produire les bonnes et pacifiques soirées. Celles que l'Histoire ne souhaite pas retenir, qui ne peuvent pas être reçues comme des leçons, qui sont le podium un et indivisible, infiniment extensible. Un autre poème de Yannick se termine par une ligne assez énigmatique, une formule qu'il répète plusieurs fois sans lien évident avec le reste, comme un sort jeté. À responsabilité de bonne conscience. À responsabilité de bonne conscience.

j'étais là
tu es là ?
j'étais là
mais tu es là !
je suis là
et tu es là
ce n'est pas un meurtre

tuez-la
je t'entends
pourquoi tu m'entends pas
je ne sais pas
qu'il est là
malgré le temps qui va
d'ici-bas

à responsabilité de bonne conscience

Il me fait signer Jeanga pour lui sur chaque feuille qu'il me dicte, à quoi j'ajoute le lieu et la date. Jeanga on ne sait pas. Un minimum de liberté dans le choix d'un nom de plume. Un piège pour les RG et tous ceux-là qui frappent à la machine des procès verbeux pour circonscrire l'identité. Jeanga. Clair sur son état. Au point sur les jeux de langage. Sa recette du Rat volant aux lentilles sauvages est une petite pépite comme un scrupule dans la chaussure du Nouveau Roman, l'aventure de l'écriture, un Hydropathe à plus d'un siècle de retard. Sans commentaire.

rat volant aux lentilles sauvages

un pigeon
et 500 g de petits pois
et tout mijoter
ça vous fait le titre

Ce qu'il me racontera plus tard après le couscous est un récit de cœur brisé, un de plus. L'humain, ses passions, l'individu dans les macro-structures. Une fois il a fait le con, il a trouvé son baluchon sur le palier devant la porte fermée, soit, il assume. La fois d'après, il voulait un enfant, ça se passait bien, à deux ils voulaient un gosse et puis non, sa nana prenait de la Dépakine, la Dépakine ça fait des monstres, elle lui a dit qu'il était jeune, qu'il aille faire ça ailleurs. Ce sont des cœurs brisés avec responsabilité de l'État condamné pour la première fois il y a un mois par le tribunal administratif de Montreuil pour son rôle dans ce genre d'affaire. Un scandale de plus. Un scandale éros-sanitaire. Jeanga. Tranquille, doux, éduqué aux valeurs, vivant comme il peut, prenant soin de ses vieux, accusé par ses demies-sœurs, pariant qu'il remontera la pente, un jour ou l'autre, il se connaît. En toi-même tu pries. En toi tu l'imprimes. Tu penses à Rouillan qui, pendant ses longues années de prison à l'isolement, s'est astreint à respecter une discipline plus dure que celles de sa détention. Pas assez de sommeil, se lever plus tôt. Pas assez à manger, en laisser dans l'assiette. Tu penses aux grosses pattes de velours mou de Rodolphe l'éléphant fictif dans *Les racines du ciel*, qui continue éternellement à

gambader dans des espaces débarbelés, mais quoi. La volonté bataille avec le cœur. Jeanga, muscle ton chagrin et prends une chaise, il y a bien assez de couscous. Enfin s'il te plaît.

Parce que rabelaisien, le couscous de Saïd, pas plus pas moins. La comédie des sentiments à la table de la cité, trois pièces montées avec semoule, viandes et légumes dans d'énormes plats ronds, les merguez en voiles éclatées sur des piques à brochettes, ramequins de sauce sucrée aux raisins, Saïd qui en remet une louche à chaque écuelle vide. Christian parle vignobles avec un portugais, Alex sert avec le sourire, Rolande côtoie José, peintre d'ici depuis longtemps, qui s'est vite associé aux remous vagabonds et que Rolande avait formulé le vœu de rencontrer un jour, ainsi fut-il. Futiles ! C'est l'Épicerie gourmande de Coulounieix-Chamiers, Bonjour ça va merci, forfait rengaine illimitée. C'est un monde qu'essoufflent des soucis, que le vent gesticule, qui fait craquer les voix, qui démange au fond de la gorge et qu'inonde l'ivresse, qui n'attend rien, qui nous secoue le crâne et qu'on traverse encore. C'est le genre de moments qu'on voudrait bien louer sans avoir à lutter, qui fourmille longtemps dans l'humus de nos humeurs et qui détend nos phalanges. Merci donc et encore, merci Jean-Léon, merci Marc, merci pour la musique et les traits de crayon, merci Aytan pour le thé et le gâteau crémeux au premier matin de mon arrivée dans la cité citée, merci Saïd pour la bienveillance, merci Chabat pour les rires, Yannick et l'albanais pour la confiance, Benji pour tes intuitions, merci les martinets pour la légèreté, merci le macadam pour tout ce qui peut grâce à toi s'inventer. Et encore.

Une pièce
Expériences de poésie en 4D



Pietrapaola | Août 2020

I

À Pietrapaola, via Roma, juste avant le nouveau bar et après la pente qui passe sous le porche, tu peux monter une volée d'escaliers en béton avec des marches un peu trop hautes jusqu'à une porte verte à la peinture écaillée, et, si tu as la clé, tu tombes sur l'espace cuisine, défoncé, sombre et abandonné, comme la maison toute entière depuis presque trente ans. Il y a encore la cheminée, des chaises trouées les unes sur les autres, des plats, des couverts, des assiettes, des verres à pieds rangés sur l'étagère branlante et tout un ramassis d'autres choses qui encombrant les pieds. De là, tu tournes à gauche et tu pénètres l'ancien salon. C'est le règne de la poussière et des débris. Un meuble aux pattes obliques, long et bas, s'étale sur un côté sous la fenêtre, de l'autre, un tas de vieux matelas et un sommier en acier tressé. Quelques toiles et dessins sont encore accrochés au mur, ça et là, signées par Toni, l'ami de celui qui vivait ici, qui est parti en Allemagne et qui est mort depuis. En face, au fond, un escalier fait le coin et alors si tu l'empruntes, voilà, tu arrives à l'étage, où probablement était la chambre avec la salle de bain plus loin. C'est une grande pièce avec deux petites fenêtres et des murs vraiment sublimes, un plafond effondré à un endroit d'où la pluie s'est engouffrée. Les murs, comment dire, furent peints il y a longtemps en aplats de bleu et de rose clair, certains ont des motifs en pochoir qui représentent des palmiers et le tout, recouvert d'un plâtre blanc par Toni et son ami, s'écaille désormais en donnant une impression cartographique d'îles plus ou moins larges au soleil couchant.

C'est dans cette pièce que j'ai été invitée par Daniel, celui qui à ce jour possède la clé de la maison, à faire il y a deux ans ce que j'avais en tête depuis un certain temps, une sorte de cabane de pages. Alors j'avais frappé des feuilles volantes à la machine à écrire et je les avais ensuite projetées sur deux des murs avec un évêque pour en peindre des fragments à la peinture noire, dans la lumière de l'appareil et la chaleur de juillet, volets fermés. Cinq extraits piqués dans ce que j'avais titré le livre des vivants et le livre de l'espace-temps, sans parler de celui du doute et de l'ignorance. À cette époque, j'étais enceinte de six mois. Un des textes est devenu, à quelques modifications près et deux mois de plus, le faire-part de naissance de notre fils. En partant, cinq semaines plus tard, j'avais laissé les feuilles originales sur place, sur un meuble posé près de la poutre qui soutient le plafond ajouré, jouxtant un autre meuble identique sur lequel j'avais mis des poèmes de cailloux, cailloux prélevés sur les bords de la rivière qui file un peu plus bas, après le cimetière et le stade, quand tu descends du village vers la mer. Il y avait là aussi, à gauche de la porte de la salle de bain, une simple table et quelques chaises en bois et en osier pour l'assise, qu'on avait installées pour une espèce de vernissage de fin de séjour, avec vin pétillant et gâteau au choco. Et c'est absolument resté en l'état, deux ans après, lorsque je suis revenue cet été. En sus, au sol, son lot de poussière encore, poudres de plâtre tombées des murs et crottes de chauve-souris.

J'aurais pu ne rien faire de cette pièce que ça aurait déjà été beau. Surtout ses murs. Le village lui-même est beau. Comme les cailloux. Comme juste des points noirs sur les murs de pierres du village. Parce que j'étais venue à Pietrapaola la première fois cinq années auparavant, quand Daniel s'essayait à accueillir quelques artistes et autres amis dans une forme de résidence où tu peux faire ce que tu veux. À peu près. Ça s'appelait Abracalabra. Le village perdait ses habitants depuis plusieurs décennies, il était passé de deux mille âmes à moins de deux cents, on pouvait se mettre à jouer. Et à ce moment-là, ce que j'avais écrit, c'étaient de courts textes carrés à la machine, comme des télégrammes, que j'avais alors déjà projetés avec l'évêque pour les peindre dehors, dans la lumière de l'appareil et la fraîcheur d'octobre. Ils sont toujours là. Il y en a un dans la maison de Daniel, à l'entrée dans la cuisine, le premier pour voir et qui dit Il ne comprenait rien il était bien, les autres dans les rues. Et le premier dehors est justement via Roma, pas loin de l'escalier qui mène à la pièce, précisément devant le nouveau bar, un heureux hasard. Il traduit en italien la phrase Tu te réveilles et tu voudrais pouvoir remercier chaque point de l'univers, avec ses points entre les mots sur quelques lignes bien noirs, bien alignés. La chose avait provoqué son petit paquet d'anecdotes, du voisin mécontent qui combat l'intrusion d'une étrangère dans son chez-lui perso de village de montagne au patron de l'ancien bar, Giovanni, qui en voulait un sur sa terrasse, ça a fait le troisième. Vincenzo, un autre habitant, un jeune avec son prénom tatoué sur le bras, m'avait aidée à repeindre en blanc l'endroit où le dernier que j'avais fait avait été abîmé dès le lendemain. Aujourd'hui il a deux enfants, on s'est salué de loin quand il est passé au volant de sa voiture sur la place principale. Celui qui est devant le nouveau bar où nous avons encore assez récemment chanté et dansé la tarentelle en buvant du prosecco, a vieilli en gardant les traces de la menue réfection subie je ne sais plus quand après quelques égratignures sans doute volontaires, des lettres sont plus noires que le reste plus gris.

Et donc ce mois d'août nous sommes revenus pour trois semaines, le père, le fils et moi. Quelques amis en sus. Je n'ai pas sorti les pinceaux. J'ai regardé les murs, comme ils étaient beaux. J'ai regardé la pièce, comme elle faisait du bien.

Au départ j'avais une autre idée en tête, dont j'avais parlé à Daniel au téléphone quand je l'avais appelé pour savoir si on pouvait venir. J'avais envie de remettre en fonction une petite officine vide qui traîne un peu plus loin, à côté d'un télégramme qui dit Bois, le monde nu dans un verre d'eau et nous, gouttes de joie, et qui a encore ses grands meubles en bois pleins d'étagères sur lesquelles, sans doute, avaient trôné des flacons de toutes sortes d'herbes et de mélanges curatifs. J'avais envie de la nettoyer pour en faire une espèce de lieu d'exposition public où fourrer des spécimens de la flore locale, graines, feuilles, cailloux avec dessins et poèmes en suppléments et où tout le monde aurait comme pu ajouter un don à la communauté, recenser les trésors, laisser

fleurir l'ordinaire. Mais ça ne s'est pas fait parce que l'endroit appartient encore à un type auquel Daniel ne souhaite plus avoir affaire, il me l'a dit en arrivant, il m'a dit que je pouvais toujours essayer sans rien demander à personne avec le risque que quelqu'un ferme la porte avec un cadenas, et non plus d'un simple cordon comme aujourd'hui c'est. Non, ça ne me disait rien de forcer les faits, de m'attribuer un lieu comme ça alors que l'intention était plutôt de faire commun, d'inviter au lien. Alors il restait la pièce aux murs peints.



Munie d'un balai, ramassant une pelle sur place et un seau pour mettre quelque part les excédents inutiles, j'ai d'abord déblayé. J'ai descendu dans le salon les planches qui ne servaient à rien sous le trou du plafond, j'ai déplacé la table et les chaises en passant dessus un chiffon humide, j'ai fait place nette et j'ai ensuite briqué un miroir qui était dans la salle de bain ainsi qu'une jolie coiffeuse dont la glace tenait mal, mais suffisamment, que j'ai placés, l'un et l'autre, dans la pièce. Sur la coiffeuse, j'ai posé un vieux sèche-cheveux beige qui était sobrement élégant et qui m'a permis de caler plus tard un bouquet de graminées sauvages dont les tiges, trop longues, prenaient le vent

depuis la fenêtre ouverte de la salle de bain jusqu'à le faire régulièrement tomber. Longtemps je n'ai pas su comment placer les quelques meubles, et puis j'ai mis la table en plein milieu, quatre chaises autour, les deux petites dessertes à côté de la poutre qui retient le plafond. Comme celles-ci s'ouvrent en entier par-devant, j'y ai rangé dedans les originaux des livres des vivants, de l'espace-temps et du doute et de l'ignorance, dans l'une, et dans l'autre les anciens poèmes de cailloux. Et j'en ai sorti un paquet de feuilles blanches pour fax avec leur bordure trouée, qui devaient probablement avoir attendu sagement trente ans pour servir à nouveau. C'est avec elles que j'ai tapé les nouveaux livres, neuf livres faits d'une feuille pliée en huit, qui font comme des éventails et de la pièce une discrète petite prairie d'intérieur. Pendant quelques jours, j'ai associé à la balade avec mon fils après la sieste une récolte d'herbes folles et sèches pour ainsi composer une série de bouquets que le temps ne peut pas tellement dévorer. En guise de vases, j'ai demandé à Domenico, le serveur du nouveau bar, les bouteilles de Campari que nous avons bues pendant la soirée en hommage au saint du village. Ce sont des bouteilles en verre en forme de cône, courtes et sans étiquettes, parfaites. J'en ai posé deux sur la coiffeuse, deux sur une des dessertes et une sur l'autre, et c'était bien assez. J'avais aussi lavé trois casseroles rouges que j'avais trouvées dans la cuisine et qui s'empilent avec leur deux anses qui dépassent, je les ai mises sur la desserte au vase d'une seule tige presque horizontale d'une espèce de bruyère couleur rouille qui pousse partout, et dedans j'ai versé un peu d'eau pour des galets que j'avais remontés de la plage, qui ont une ligne blanche sur fond gris, blanc ou noir et qui sont beaucoup plus beaux quand ils sont mouillés. À côté, une feuille de figuier de la taille d'une main d'enfant et sur laquelle j'ai tenté d'écrire quelque chose, mais elle était trop cassante, on n'arrive pas à lire. Enfin, une pile de carrés de papier, les premiers que j'ai tapés une fois la pièce en ordre, une soixantaine sur le mode répétitif de la tournure « encore ce matin », un verbe et un groupe nominal, une dédicace un peu détournée à mon frangin puisque c'est aussi lui qui m'avait fourni le papier en le volant dans un temple au Japon et qui, il y a plus de quinze ans, m'avait offert une centaine de cartons avec écrits dessus Encore ce matin le monde et un verbe d'action. Encore ce matin se tordent les troncs d'oliviers. Encore ce matin nous apprenons à vivre. Encore ce matin danse la lune. Sur le miroir de la coiffeuse, dans l'accroche en laiton qui le fixe en haut, j'ai glissé un ruban de mots que composent trois feuilles de fax et qui racontent le livre de la pierre. Il vole avec le vent qui ferait tomber le vase, n'était le sèche-cheveux.

C'est tout. La pièce est encore largement dégagée et par exemple tu peux t'y poser en plein après-midi, quand il fait trop chaud dehors. Par la fenêtre près du trou du plafond, tu vois la mer à l'horizon, après les collines, le stade, le cimetière et surtout, en avant-scène, le toit de l'école démolie qui brille parce qu'il est entièrement recouvert de panneaux solaires. Par l'autre, certains soirs, tu peux voir des gens assis aux tables du nouveau bar, installés au-milieu de l'étroite via Roma devant la peinture qui fredonne ce

désir de croire à l'univers. Tu vois un coin de gouttière, des murs gris, les pavés au sol et quelques capsules qui ont sauté quand on ouvre les bières. Tu vois la lumière qui rentre là, parcimonieusement. Il n'y a pas de poussière qui vole dans l'air comme des lucioles. Si tu t'assois au centre, devant la table en bois et face à la fenêtre qui donne sur la ruelle, tu vois le reflet d'un bout du livre des vivants dans le miroir qui a un coin cassé. Tu peux entendre des chiens qui aboient, une musique pop, la mélodie de l'église, tu peux t'arrêter sur le ruban de papier qui flotte avec le vent de la salle de bain. Tu peux imaginer qu'on a dormi ici mais tu ne sais pas trop comment, maintenant que c'est comme ça, une pièce. Il manque certainement un lit, une lampe de chevet qui éclairerait jaune ou un fauteuil au creux duquel tu laperais tout ton soûl de silence. Tu peux aussi faire comme Victoria, l'amie d'une amie qui est venue deux semaines et qui, après avoir lu regardé écouté souri froncé les sourcils peut-être même humé, s'est assise avec moi à la table au centre, dos à la fenêtre qui donne sur la ruelle, a sorti une feuille pliée et s'est mise à écrire un acte de psycho-magie pour écrire ce qu'elle ne se sentait pas encore capable de dire, pour l'écrire et le mettre dans une bouteille fermée et nager dans la mer et laisser la bouteille. Ni plus ni moins. Sur sa feuille elle a recopié la dernière phrase de la première page peinte au mur qu'elle avait en face d'elle, rien ne s'éteint ici dans l'annonce d'une aube neuve.

II

Un toit ne suffit pas pour avoir une maison. Le toit d'une hutte, par exemple, n'est en réalité que l'effet du regroupement en pointe des branches qui font les parois. Alors sans doute faut-il quelque chose comme des murs pour avoir une maison, et une porte. Quelque chose comme un creux avec une entrée pour entrer, se lover et sortir.

À Pietrapaola, il y a de nombreux trous dans la roche, des cavités fabriquées de mains d'hommes avec leurs outils bien rudimentaires et dont j'ignore la date mais qui semblent vraiment très anciennes. Elles servaient encore il y a quelques décennies pour les poules ou les ânes, un bardage en bois fixée devant. Aujourd'hui on y trouve des déchets, des trucs dont on veut se débarrasser ou qui ne servent plus, sans porte. Il y a aussi beaucoup de maisons abandonnées. On pourrait croire qu'elles n'appartiennent plus à personne mais en cherchant un peu, tu découvres un propriétaire. Le village est typiquement ce qu'un village devient quand peu à peu ses habitants s'en vont ailleurs à cause de la misère et du travail qu'on espère peut-être trouver grâce au tourisme près de la mer. À cause des études, aussi, et probablement parfois pour de bonnes raisons, voir du pays, rencontrer des gens, ne pas être comme ça tous les fichus jours de toute une vie à fourrager la terre en épargnant ce qui est nécessaire pour se payer une belle sépulture. Ne pas seulement hériter de l'existence qui nous est prévue, mais se faire son trou soi-

même, essayer autrement comme on a autrement essayé en venant ici dans les années 70 avec des rêves de communauté et de retour à la nature. Le bar en ce temps-là était connu dans toute la région parce que c'était une allemande qui le tenait, et elle passait du rock. Dans les années 80, la boîte de nuit Le Kleopatra, dont on peut encore lire l'enseigne et apercevoir la pyramide sur le chemin près de la route principale, imaginez qu'elle accueillait vingt mille personnes le samedi soir. On ne songe plus aux grottes ni aux maisons sous les figuiers, on ne veut plus seulement chanter la sérénade et danser en troquant ses sabots contre des ballerines, on veut du lourd, du frénétique, de l'électrisé, on ne souhaite rien tant que se sentir soulevés dans les bras géants du monde, ne serait-ce qu'un soir, s'alléger comme des poussières dans le vent du délire planétaire. On se fiche pas mal d'avoir sa maison, on voudrait surtout planer au-dessus, et on peut louer. Mais l'âge de pierre n'est toujours pas fini.

En vrai c'est un village qui a deux noms : Pietrapaola Paese, dans la montagne, et Pietrapaola Marina, qui vampirise les âmes. Le sablier s'écoule de haut en bas, de la rocaille aux galets aux grains fins qu'on peut verser les deux mains comme une vasque percée pour écouter le bruit sur une pomme de pin. Seuls quelques fantômes hantent encore les ruelles et les grosses bâtisses accrochées aux collines, et ici ça ressemble tout entier au spectre récalcitrant de ce qui s'allonge aujourd'hui de part et d'autre de la route principale avec ses boutiques faussement modernes et pourtant déjà désuètes, ses lotissements balnéaires orange pâle, ses supermarchés Conad et ses stations-essence qui ont pour emblème une sorte de lion à six pattes. Sauf que donc, en haut, c'est beau. Et personne ne s'y trompe. On a envie d'y être et on y est, par exemple pour la fête de san domenico le protecteur éternel. La fanfare y est, les petites vieilles, les descendants allemands des habitants d'origine, le prêtre et l'enfant de cœur, air hautain, ventre bombé, à qui on donnerait deux fois plus que son âge et dont le récit historique, après la messe, s'embourbe dans l'improbable musée à deux salles qui est aussi via Roma, juste avant le nouveau bar. La beauté s'accroche aux pierres. Et beauté mille fois, c'est clair, ces maisons vides qui font encore rêver. Sisyphe remonte. C'est le film de Daniel, un documentaire autobio-poétique qui lui a demandé cinq ans, qui honore les sons mille fois sonnants rebondissants sur les façades, une procession, des ânes, un accordeur de cloches de chèvres, une collection de cassettes où sont enregistrées toutes les chansons du coin et une cascade de ballons de baskets dans les rues désertes. Entre autres. Cinq ans c'est long, ce sont mille relations, des émotions, des récoltes d'olives et des jours à se demander pourquoi. C'est un village dont on part et auquel on revient précisément pour, Daniel résume cet été, apprendre à faire des films, réparer des maisons et cuisiner. La base. Ensuite évidemment qu'on rigole quand arrive la nouvelle idée, une campagne tambour battant pour devenir maire grâce à un projet ambitieux, réaliste et sensationnel : faites place, après Abracalabra, l'espèce de résidence d'art et autres choses de pierres,

voici Pietrapark, le Luna Park du futur, embarquez dans les montagnes russes qui décollent du sommet du rocher-phare pour carrément traverser les cloisons !

Et pourquoi pas. Cela vaut son pesant de crédibilité parmi les projets artistiques, de ceux qui visent – pour être *fashion* – le repeuplement. On allie valeurs esthétiques et sociales et détournement du sérieux pour la franche allégresse, travaux manuels et ornements rupestres, on veut dynamiser des lieux en perte de vitesse, allons-y pour la vitesse. Sur le plan politique, quant aux transformations que requièrent donc ces zones sinistrées par une logique économique sans pitié, à Amnéville, par exemple, une ville de Moselle que la fermeture de toute l'industrie minière et sidérurgique de la région a laissée à l'agonie, le maire n'a pas fait autre chose. Pendant une vingtaine d'années, il a parié sur l'attractivité ludique, installant une patinoire, un complexe de salles de cinéma avec option 3D et pop-corn XXL, un bowling, plusieurs espaces de thérapie en eaux thermales et même l'un des plus grands zoos d'Europe. Considérant sa mission comme celle d'un chef d'entreprise, et donc sa ville comme une vaste multinationale, il a pu se targuer de rendre de l'argent à ses employés tellement qu'elle dégorgeait, la manne des loisirs. Le village du haut pourrait ainsi bientôt se voir glorifié de deux nouveaux noms : Pietrapaolarte et Pietrapaogioco. Ne reste plus qu'à remplir des dossiers et encore des dossiers, histoire de bien communiquer pour les investisseurs. Mais on peut être plus audacieux, penser au sport, notamment, toujours gagnant pour l'engouement général et même contagieux sur les crêtes. Un vaillant super-trek avec des épreuves depuis la mer vers les hauteurs, des périls dans les pentes arides. D'abord tu nages, ensuite tu grimpes sur ton vélo et tu finis en courant jusqu'au parc de la Sila, cette forêt dont aucune digne carte ne recense les chemins. En somme c'est à peu près ce que fait Stefan, de temps à autre. Stefan est un ami de Daniel qui vit à Berlin et qui a acheté une maison pour la retaper il y a trois ans. Il y est encore, à la retape, quand il peut. Cet été il a embauché Domenico, le serveur du nouveau bar, pour brasser des tonnes de sable à changer en ciment et porter des poutres en acier, rendez-vous sept heures, on bosse on bosse on bosse et on prend son vélo pour aller piquer une tête. Et s'éloigner jusqu'au point de disparaître du rivage. Et remonter ensuite. Et renchaîner. Ne manquent plus que les concurrents. Pietrapatletico.

Adoncques habiter, quelle frilosité ! Il semble que la vie ait d'autant plus de goût à monter des demandes de subventions pour des projets innovants. Mais il faut aimer ça. Le film de Daniel, *alla fine bravo*, existe. Sélectionné dans un bon festival en Suisse qui n'a pas pu avoir lieu à cause de la conjecture épidémiologique mondiale mais qu'on pouvait voir en ligne en se dépêchant un peu pour profiter des places réservées. C'est une tentative de réconciliation douce entre des choses toutes personnelles et le désir que ce village ne tombe pas dans l'oubli jusqu'à plus rien, parce qu'il est beau, qu'on s'y projette comme si c'était une solution concrète à un problème global, une sortie locale à

un malaise partagé. Parce que c'est quand même rare de se sentir bien. Parce que même quand ça coince entre voisins, à Pietrapaola, ça continue à n'être pas ce qui retourne le ventre ailleurs. Parce que s'il y a une décharge, près du stade, il n'y a ni publicités, ni vitrines moches, ni barres glauques, ni MacDo, ni centre d'impôts ni tours où maudire le ciel, rien qui pollue comme ça indécentement la vue, l'odorat, l'ouïe, le cœur et l'esprit. Il y a de la misère, oui, des petites vies, de la tristesse mais pas de grosses médiocrités, pas de bidonvilles, villas de luxe, bêtises bourgeoises ni beaufs. C'est paysan, c'est simple, c'est un tas de pierres. Magnétique, dit Laura. Et là-dedans une pièce. Quelques herbes séchées, les vagues à l'horizon, des cailloux, des figues, des livres en papier et des potes, Pietrapamici, des rires et des connivences, allez, Pietrapamore.

III

Le livre de la pierre

Qu'est-ce que nous faisons là, quelque part ici-bas ? Quelque part n'importe où, pense à n'importe où quelque part et prend place, qu'est-ce que ça change ? Et qu'est-ce qui nous arrive dans la suite des jours, en heures, en minutes, secondes, années, qu'est-ce ainsi que nous traversons et faisons traverser, quand c'est nous-mêmes qui devenons le sablier ? Qu'est-ce que nous faisons vivre à ce qui nous fait vivre ?

Pendant que toujours dure la pierre, qui s'effrite infinitésimalement.

Qu'est-ce que tu tricotes avec ton passé, qu'est-ce que tu trafiques, qu'est-ce que tu permets ? Pendant que rit la pierre des questions qui nous travaillent.

Qu'est-ce qui compte, qu'est-ce qui compte pour toi ? Qu'est-ce qui compte pour une pierre, mais pierres jamais ne seront, pierres que toujours nous posons pour bâtir et jamais pour la voir rouler, la pierre unique fermant la tombe. Pierres sans histoires, pierres dociles à servir nos besoins, nos lubies, occuper le creux de nos mains.

Absolument le contraire de nous, imbibés d'eau, pierres sans chair.

Et danse avec les pierres, danse danse enjoué sur la pente, résiste et fais danser la pierre comme les dents dans ta bouche que la farce éclabousse. Et fais danser la lune qui fait danser la mer, qui est si attirante, qui est tas de cailloux et terriblement belle et qui veille doucement et danse avec la lune qui danse avec la terre et conjure ce qui coince et qui change en grelots les graviers mange-plumes.

Qu'est-ce donc qui parfois nous empêche de danser ?

Et vaille nous dansons, nous séduisons les pierres et les pierres nous séduisent et comme ça nous tournons comme tourne la lune et ce que nous faisons est poursuivre la ronde.

L'histoire de l'humanité est l'histoire de ses murs. L'âge de pierre n'est pas fini. Rendre solide la condition même de notre séjour. Et commencer avec l'âge de pierre implique en somme que le mouvement de l'humanité consiste à s'alléger. À faire danser les pierres, à bouger les frontières, à creuser l'immuable.

S'endurcir est le piège de l'homme.

Absolument le contraire de nous, qui avons de la peau pour attendrir nos os.

L'histoire de l'humanité est l'histoire de ses percées. De ses trous, des tunnels qui offrent de ne pas avoir à déplacer des montagnes. Des roches creusées par l'écoulement d'un filet d'eau.

Impatiente humanité.

Qu'est-ce que nous faisons là, pour qui nous le faisons, avec qui, avec quoi et comment, et pendant combien de temps, et où, là ? Sitôt sortis, sitôt à nous construire un nid. Encourber la roche, ajouter des angles droits et où les angles morts ?

Quelle idée de tailler des statues dans la pierre la moins malléable et ensuite d'inventer des histoires qui les voient s'animer, comme si grand besoin nous avions de consolider notre présence. Comme si la matière molle et périssable ne pouvait prétendre à autant d'importance.

Il faut que ça dure, il faut dur.

Quelle idée, la sécurité, sur le sentiment d'être libre ? Solide ou solidaire ? Tu dois ou tu peux ? Qu'est-ce que nous pouvons faire, mises à part des colonnes, des tours et des étages, des montagnes nous-mêmes érigées en sommets ?

Nous pouvons faire des cairns en acceptant le risque de l'effondrement.

Quelle idée de maudire la chute comme un signe moral alors qu'évidemment si tu montes, tu peux tomber et tomber comme la pierre, dans un fracas de tous les diables.

Absolument nous, sans ailes et obstacles du vent.

Qu'est-ce que nous faisons là, à contempler les pierres qui flottent la nuit dans le grand noir et qui scintillent et alors quoi, qui servent encore, qui nous aident à nous repérer, à concentrer nos songes, qui ponctuent nos errances en tuant le néant. Nous faisons des constellations.

Quelle idée ce serait d'aligner les cailloux pour ranger la plage, des plus gros aux plus petits, ou par couleurs, formes et poids ? Qu'est-ce que nous faisons vivre aux cailloux que nous piétons ?

Absolument heureux d'être comme ça massés.

Absolument étanches dans leur devenir sables.

Qu'est-ce qu'à prouver nous avons en portant les débris, les briques et le ciment, quand par le cycle et la friction, tout redescend ?



IV

Via Roma, juste avant le nouveau bar après la pente qui passe sous le porche, tu peux monter une volée d'escaliers jusqu'à une porte verte et, si tu as la clé, entrer, traverser la cuisine puis l'ancien salon, monter encore une volée d'escaliers et comme ça tomber sur la pièce qui a deux petites fenêtres, une poutre qui retient le plafond à l'endroit où il a un trou, une porte basse donnant sur la salle de bain avec son portemanteau en forme de clown allongé plein de couleurs et des murs vraiment sublimes. Au-milieu, une table en bois et quatre chaises de chaque côté, un paquet de feuilles de fax posées dans un coin au cas où. Près de la fenêtre qui s'ouvre sur la via Roma, la coiffeuse, son sèche-cheveux, sa glace, le ruban du livre de la pierre et deux bouquets. Près de la poutre, deux petits meubles, des livres, un tas des feuilles de papier carrées et une seule de figuier, trois bouquets, trois casseroles rouges et leurs cailloux. Un peu plus loin, enfin, à côté de la fenêtre qui s'ouvre sur la mer, un miroir et son angle cassé. Le sol est en planches.

Sans doute qu'ici tu pourrais pique-niquer. Tu pourrais aussi décider d'organiser des combats de coqs, de chiens ou de grillons, ou bien des courses d'escargots, ou plus probablement des ateliers de dessin, de céramique, de slam, de rap ou des séances de yoga ou même une annexe du bar version salon de thé café frappé, ou un petit théâtre de marionnettes ou encore filmer des vidéos de danse pour tik-tok ou n'importe quoi, ou rien. Ou tu pourrais aménager un peu et accueillir des migrants, monter une épicerie, faire du *coworking* en *openspace*, c'est ça, parier sur le numérique et créer une *start-up*. Le mieux serait quand même d'avoir l'eau courante et l'électricité, de remettre les toilettes en état et alors là, enfin, tu pourrais faire en sorte d'habiter. Ce n'est plus tant le règne de la poussière et des débris, tu sais manier un balai. Et donc chacun peut venir même s'il n'est pas géomètre, mais il y a une condition indiscutable, à savoir d'avoir la clé, premier stade de l'accessibilité. Un monte-charge et quelques travaux subséquents permettraient également d'ouvrir le lieu aux handicapés.

En l'espèce, cocasse est l'existence de cette pièce. Après coup j'ai le sentiment d'avoir créé comme des vestiges contemporains. Peut-être qu'un beau jour quelqu'un la découvrira quand tous les amis seront morts et que la porte ne tiendra plus et qu'il n'y aura eu aucune forme de legs officiel. Et alors on se demandera à quoi donc cela pouvait servir, ce qui diable s'y passait, à quoi ça rime cet arrangement. La pièce aura l'air des grottes d'aujourd'hui. Pourquoi parbleu ces écritures pas même en italien, pourquoi manque-t-il des passages et pourquoi cinq bouquets, deux glaces, trois casseroles, neuf livres, vingt cailloux dont un en-dehors de l'eau et soixante-seize morceaux de papier carrés ? Peut-être que la plupart des réponses sembleront décevantes quand on aura compris leur contingence, le fait que, globalement, les nombres dépendent du processus

de fabrication, comme par exemple ces soixante-seize carrés qui s'expliquent comme suit : une fois posée, centrée et collée à un bord, une machine à écrire sur la table en bois, et étant considérée la taille des carrés, celle de la machine et celle de la table, il ne peut en être produits et disposés de part et d'autre que ce nombre-là. Les trois casseroles proviennent de la cuisine, les cinq bouteilles qui font les vases des bouquets n'ont d'autre cause que celle de ne pouvoir être davantage, vu le peu d'endroits où les poser. Les cailloux, c'est le hasard, aussi parce que le poids dans le sac empêche l'excès. *Et cætera*. Le transcendant est mort, vive l'immanence, l'absence de parce que piochant dans les symboles.

Encore que je me demande ce qu'il avait dans la tête, l'homme qui a peint dans les grottes, les grottes que nous connaissons avec leurs dessins d'animaux et de contours de mains soufflés. L'homme ou la femme ou au pluriel, enfants, vieillards, comment deviner. Parce que c'est évident qu'on se demande à quoi elles servaient, ces grottes, comme si forcément elles avaient dû servir à quelque chose, rien n'est purement gratuit. Et on se dit, ou bien c'était pour des cultes à quelques divinités, quelque idée de divin, surnaturel et respectable, ou bien c'était pour faire de l'art, faire joli ou fournir le décor pour des festivités pleines de flûtes, tambours et autres danses autour du feu. Ou peut-être que c'était pour la postérité, laisser des traces de leur passage ou même un peu comme de la science, étudier les formes des choses en tentant leur imitation, surtout les bêtes, et pourquoi pas chasser la peur, sublimer la menace, conjurer le sort, communier avec les morts, aussi, d'une manière ou d'une autre, bien que ce ne soit pas là qu'on les ait enterrés. On ne sait pas mais ce dont on ne doute pas, c'est de ça, que ça devait bien servir à quelque chose parce que vu les conditions de vie, la communauté n'aurait jamais laissé un type, une nana ou une troupe de gamins même accompagnés, n'aurait jamais autorisé quelque membre du clan à s'enfermer avec ses pigments, ses marteaux en silex et ses plans dans la tête *pour rien*, juste le plaisir de faire. Pendant que dehors tout s'agite, il faut trimer pour manger, se protéger des aléas du climat, des prédateurs, des pièges divers, consolider son séjour, construire une forme de proto-justice dans les rapports humains et ainsi augmenter, renforcer, magouiller pour durablement asseoir nos chances de survie. Mais on ne sait pas. À quoi pensait ce type ? À quoi frère tu pensais, à quoi sœur tu œuvrais ?

Dans l'été chaud de ce mois d'août, hein, qu'est-ce que ça a signifié de venir ainsi se cloîtrer pour nettoyer, déplacer des meubles, briquer des miroirs et écrire ? À la différence du premier projet sur l'officine qui se voulait futur espace public, possible partage d'informations sur la faune locale, entre autres, et dès lors se pouvait concevoir comme un véritable projet d'art en commun, comparable en ceci à ce qui se défend dans les milieux culturels avec des plus ou moins bonnes intentions, et aussi à ce à quoi cette sorte de résidence Abracalabra aurait encore pu donner lieu, au sens propre, même si ça

sent la fin, ici la pièce ne paraît rien offrir de très substantiel. C'est un bureau, perso. Un musée, privé. Un espace de prière, pas très ouvert. Un laboratoire, dans le noir. Ah mais oh que non, c'est ça sans les virgules ou bien c'est autre chose parce que si c'était ça, il manquerait bien des points. Dans la pratique ça ressemblerait à de l'auto-confinement volontaire et dieu sait si les gens ont des trucs à dire de cette expérience-là, récente, évocatrice, sinieuse. Comme si c'était si rare de ne pas sortir et d'être présent quelque part sans avoir prévu d'y faire quoi que ce soit en particulier.

Voilà. Aller quelque part faire quelque chose sans savoir vraiment quoi ni bien pourquoi, au juste.



En vrai je n'y suis pas allée beaucoup, quelques heures ça et là pendant la sieste du fils, pendant que le père attendait son réveil, quelques heures volées à l'heureuse sociabilité amicale, à l'heureuse et tumultueuse histoire de vies croisées, puisque nous étions une petite dizaine en tout, nous connaissant peu, beaucoup ou pas du tout et que nous avons le temps des vacances. Peut-être que le type dans sa grotte il pensait

justement à eux, à la tribu au complet, aux scènes du quotidien, de l'ordinaire, de ces secondes qui sans répit s'enchaînent avec leur lot de désaccords et de fous rires, à cette fureur sociale, à ce jeu d'ombres et de lumières auquel nous participons bon gré mal gré et peut-être même qu'il aurait pensé à ça, s'il avait parlé français, à la polysémie du mot « pièce » lui-même qui raconte beaucoup, et à comment composer avec tout ça :

- la pièce que tu habites
- la pièce que tu assembles
- la pièce que tu amasses
- la pièce que tu joues.

Je développe, frère, je développe avec toi. Avec des numéros aux quatre coins, pour passer des ronds aux carrés.

1. Il y a donc la pièce que tu habites, si jamais tu as cette chance-là. Immeuble, maison, cabane, hutte, chambre de bonne, taudis, loué ou possédé, ce qui te met à l'abri des intempéries, de la mauvaise fortune et du dehors compliqué. Nos intérieurs. Comme le corps ne suffit pas, il faut l'habiller, puis nous terroriser. Séries de portes et de fenêtres, d'issues de secours aussi. Et ce que dedans tu y installes, rideaux et tapis, tentures et placards, armoires, tables, chaises, lits, et ce qui le traverse en tuyaux, eau, électricité, conduits d'aération, gaines pour protéger du gel, chaleur de radiateur ou poêle à bois, tout ce à quoi tu dois réfléchir pour assainir ton espace vital, chaque fois branché à l'extérieur. Daniel répare des maisons à Pietrapaola, les rénove, les prête et parfois les occupe. Stefan aussi, sporadiquement, avec ses rêves d'autonomie énergétique. Victoria dans la Nièvre a trouvé pour pas trop cher à se caler comme ça, développer un jardin, nourrir des poules, chercher encore une forme d'autosuffisance. Toujours c'est un sujet, cette pièce à vivre, de quoi nous avons besoin et ce que nous sommes prêts à bâtir nous-mêmes jusqu'à cette tendance relevée par Elvina, fréquente en certains milieux, souvent masculine, jeune et assez bien née, de vouloir viscéralement se construire son propre nid de ses propres mains pour enfin prendre son envol. S'enraciner, en somme, par auto-engendrement de sa coquille. Toi l'homme des grottes, tu sais que là où tu peins n'est pas chez toi, tu voudrais que prétendre à la propriété ne se justifie que par la possibilité d'accueillir et tu sens bien que ce qui nous appartient se retourne parfois en lieu qui nous retient, en errances de fantômes prisonniers de l'adresse qui les force à rester, à hanter encore. Mobiles par nature, la question du où ne parle qu'à la condition de savoir déjà quand nous sommes, car des couches et des couches de temps s'égrènent au même endroit. Nous habitons sans doute où nous dormons plus souvent qu'ailleurs. Laura dort souvent à Rome, Agatha ira dormir à Panama pour toute l'année prochaine, le père, le fils et moi créchons à Rouen. Pour les villes. Toi l'homme des cavernes, connais-tu les villes, les pays, les frontières, les murs, les murailles et les tours de verre ? Tu peins des

surfaces, tu vois des espaces et des vides et des courbes et tu les accentues, tu les suis, tu reconfigures. Et toi la femme nomade, que n'as-tu faire des pièces quand il suffit d'une tente, et pourtant tu pourrais vouloir en porter une de plus, une tente pour rien, une pièce pour héberger l'air, sentir les voix du vent, pour être quelque part nulle part en fonction définie. Et sur votre trajectoire, vous tomberiez soudain sur un paquet de ruines, tu époussettes une pièce, tu la fleuris menue et c'est déjà le jour où fermer ses valises.

2. Il y a la pièce que tu assembles, celle des choses produites, des systèmes de jointure, des rouages mécaniques, des connexions et des ajustements variés. Ou celle des puzzles. Sur une colonne en-dessous de la terrasse que nous avons à Pietrapaola, Jan, un ami de Daniel, a fait une de ses œuvres d'art qui consiste à boucher les trous d'un édifice en pierres, tuiles, ciment ou béton avec des Lego de toutes les couleurs. Chez nous c'est le siphon du lavabo de la salle de bain qui gouttait, et Daniel a géré fissa. Bricolage et ingénierie, débrouille et technique, bâtir, détruire et recycler, texturer, lisser, caler et recaler. Chaque bris compte, les morceaux et les bouts sont mille fois plus nombreux que les pièces véritables et sur les étagères des magasins de construction, chaque détail signifie. Des millions de clous, de vis, d'écrous, de boulons, de planches ou de câbles attendent bien rangés selon le matériau, la longueur, la largeur, l'épaisseur, le poids, le diamètre, la résistance, la flexibilité et j'en passe. Dire qu'un objet n'est pas une pièce et qu'une pièce est toujours en quête d'une autre pièce pour se sentir vraiment elle-même. Comme pour avoir un salon, il faut une maison au complet. Comme pour un pion, cela suppose un jeu. Le type qui peint dans sa grotte est membre de son clan et vu comme ça c'est une pièce de l'horloge clanique, mais c'est au figuré parce qu'au sens propre, il est ce qu'il est, point. On a constaté ça avec l'apparition de l'homme moderne, libre et indivisible, individu sorti de son état d'organe du corps social. Pourtant même un point, pour être authentiquement un point et pas un gros pâté, a besoin d'au moins deux lignes qui se croisent, fussent-elles droites, courbes ou en zigzag. Parmi les décombres déblayés sous la poutre qui retient le plafond troué, j'ai trouvé une dizaine de vieilles vis à têtes rondes avec leur bride oxydées, je les ai passées sous l'eau et mises à sécher au-dessus du lavabo de la salle de bain mais je n'ai pas su quoi en faire. Parfois on ne sait plus quoi faire des pièces usagées surtout quand elles sont en métal rouillé, on ne sait pas quoi faire de nous dans la machine collective et on a des plombs qui pètent dans la tête comme si dedans tout déraillait. Il n'existe à ce jour pas de magasin pour neurones, synapses et cellules, on ne produit pas ça, pas de stock donc pour changer nos circuits mentaux. On fait dans l'hasardeuse combinaison, on saisit nos outils pour éviter comme on peut les embrouilles, répondre au comment dans l'instant des explosions et viser comme il se doit les rééquilibrages. Manifestement, dans un groupe, quand une pièce dysfonctionne, les retombées sont pour chacun, de façon plus ou moins durable. Et profonde. Avec rebonds. On peut choisir de mettre de la distance entre les pions ou de changer les règles, on peut imaginer des protocoles de résolution

de problèmes, de sublimation du conflit, d'harmonisation des flux, on s'arrange avec soi-même et le reste on le balance dans la mer dans une bouteille fermée, au cas où. L'homme des cavernes croit-il franchement que le propre de l'homme soit l'adaptation ? Les mains sur la paroi disent l'ineptie, la présence qui racle et qui grince, la rugosité sous la paume calleuse, la langue qui bafouille, l'impossibilité de parvenir au mot juste, à la pièce parfaite, l'idéal d'un monde puzzle alors que chaque pièce est plutôt comme un pop-corn, unique et sans aucune obligation ni facilité d'avoir des atomes crochus. On peut s'entendre à condition d'un but commun, c'est encore l'histoire d'être utile, de servir une fonction, un intérêt clair et distinct et semblable à toutes ces minuscules ou moins minuscules pièces détachées, par exemple, qui, quand on les attache dans le bon ordre, permettent de monter en voiture pour aller à la mer. La mer, elle, est sans pièce mais composée de molécules et pleine de grains de sable parfois gros comme des galets, ce qui est tout à fait différent. Les galets on les met dans une casserole et ça ne fait rien, pas même une soupe de cailloux, les soupes étant plus proches de la mer, à savoir constituées de morceaux anciennement vivants et pleines d'eau. Les fragments de pensées qui baguenaudent dans ma tête quand j'écris assise devant la table en bois, pour glisser du statut de molécules à celui de morceaux de légumes ou de cailloux jusqu'à celui de pièces, requièrent des phrases, et seulement juste des phrases, des qui font un paragraphe ou deux ou trois ou un récit, un poème, en somme quelque chose qui puisse être pris pour un truc qui marche, disons pas en panne. C'est plus direct avec la machine à écrire qui emboîte des marteaux qui encochent des lettres à travers le ruban d'encre sur la feuille qui voudrait rapiécer, à l'aide de son sens, les franges et les mauvaises coutures qui découlent de nos accidents. Bon, au sens strict, on fait rarement des pièces en papier, sauf à compenser une carence de longueur de pied, de table le pied, pas de vers. Et pendant ce temps, chacun s'essaya aux Lego en piquant dans le sac de Jan, le surplus qu'il avait laissé après son œuvre. Agatha fit un arc-en-ciel, Laure un dégradé et le père une figure en forme de diamant avec une couleur pour chaque rang et pour défier l'usage normal, bidimensionnel, du jeu. Stefan l'a prise en photo. Et puis le père avec le fils, par un banal après-midi, sont allés réparer la colonne en comblant la béance laissée par quelque lointain vol d'une partie de l'œuvre, ils ont réparé la réparation et réintégré ce qu'il manquait pour son intégrité. On respire.

3. Car voici le nerf à vif, la pièce que tu amasses dépenses tournes et retournes au fond de tes poches et qui sonne seulement si tu en as plusieurs et que tu sors enfin pour payer ton pain de ce jour, que personne ne donne sans ça. Dont le bruit s'est éteint dans sa formule billet. Avec laquelle les enfants préhistoriques n'ont point acheté de bonbons mais nous des fruits et légumes quand va savoir quand s'arrête la camionnette au pied de la maison, à côté des Lego. Quand dis pour un euro tu règles ton compte au bar pour une bière. Économie de bout du monde et de marché sauvage. J'imagine une seconde la totale disparition de la monnaie et de n'importe quel type de fiduciaire, le

temps qu'alors sans préavis nous gagnerions. L'argent est d'abord un *business* d'attente et d'impatience pour en accumuler, en prendre, en recevoir, en perdre le moins possible. En conséquence de quoi c'est bien plutôt lui qui est du temps qui file, et pas l'inverse. Après ce qu'il y a de remarquable, à Pietrapaola, c'est la propension de quelque vieux à t'offrir pendant ta balade, qui des figues noires, qui des tomates avec du basilic tout frais cueilli, qui des friandises à ton fils comme à l'âge des cavernes. Le sujet reste sur toutes les lèvres, comment gagner sa vie sans la perdre et entre ceux qui ont un salaire et ceux qui galèrent, ceux qui en font des caisses à la manière d'apothicaires et ceux qui voient à peu près combien ça vaut et basta. Avec Daniel un soir on a parié dix balles sur une feuille qui dansait et c'est moi qui ai perdu parce que la feuille, que non, ne dansait pas toute seule, il y avait un fil, un fichu fin fil d'araignée de poussière de dessous le meuble et alors j'ai bien dû régler ma dette. Sur le billet j'ai frappé trois lignes et quand il a vu ça il a dit Bravo, donc je peux plus l'utiliser, j'ai juste envie de le garder, *bello*, il a souri, c'est de la monnaie de singe, oui. Nous faisons des choix dans la façon dont nous nous engageons, nous sommes tous tellement riches à l'intérieur et nous évaluons nos vertus à l'aune de ce qu'il nous en coûte. De quoi avons-nous besoin pour satisfaire nos fins, quels moyens, la matière, quel prix pour être bien, toi homme des grottes peut-être rêves-tu déjà d'un oubli planétaire de cette bêtise titanesque. Et quel que soit ce qu'est cette pièce ou ce qu'elle deviendra, en vérité pourvu qu'elle soit gratuite, ça n'est pas plus naïf que de s'obstiner à raisonner dans les termes des riches. J'aime autant l'idée qu'elle soit comme un revenu universel. Et je déteste les nerfs à vif. Les nerfs à vif sont gonflés d'impatience et gaspillent le temps qui file à devoir s'apaiser pendant que toujours si lents à pousser sont les épis de blé. Dont le bruit s'est éteint dans leur formule fronton. Que le vent fait danser sans fil et sans valeur près du sèche-cheveux.

4. Parce qu'enfin il y a la pièce que tu joues et qui n'est que très rarement, voire qu'il est impossible de penser comme un *one-wo.man-show*. Multiples sont les acteurs, les scènes, les actes à l'infini, les masques n'en parlons pas et les coulisses qui depuis quelques décennies, voire plusieurs siècles, n'existeraient même plus puisque la vie est un théâtre. Cela reste à prouver. Nous n'osons pas encore manipuler le soleil comme un vulgaire projecteur et le noir absolu, ce qui littéralement invente le suspense et permet le spectacle, est parsemé d'étoiles ici-bas. Les tirades ne sont pas prévues, personne ne souffle quand nous peinons ou qu'à nous-mêmes devons les allègres saillies. Le sort est plus retors que n'importe quel excès d'imagination. Mais le sort, d'accord, on lui coupe le cou en décidant d'apprendre à nous exprimer. Encore ce matin nous ressentons des émotions. Depuis avant toi, homme des pierres, nous lancinons entre le faire-semblant et le faire tout court, trichant sur la branche au moment de la tâche. Je ne sais pas à quoi nous jouons, si nous jouons et pourquoi, et pourtant nous y sommes et nous voudrions que nos sentiments sonnent juste. Que la beauté ne suffise pas, ainsi va la tragédie. Il faut apprendre apprendre apprendre nos arpegges et éviter les drames. Dans le Livre du jeu permanent, si tu l'ouvres page 3, il y a les trois maux du XX^e siècle tels qu'identifiés

par Huxley, à savoir le mensonge organisé, l'idolâtrie nationaliste et la distraction non-stop. Les deux premiers sont évidents, le troisième est plus délicat. Les enfants jouent toute la journée, dans la concentration de ce qui est précisément à ce qu'il vit. Peut-être s'agit-il de désapprendre aussi. Et de faire attention à ne pas désaxer ce qui de nos désirs fraye avec la raison parce que le paradoxe du comédien n'est pas celui des hommes et alors nous sommes là, pleurant parce que c'est triste et trimant quand c'est dur et riant comme on aime. Le nouveau maire de Pietrapaolarte-Pietrapaogioco pourra décréter que le temps de travail équivaut à celui des vacances et *vice versa*, afin que chaque série d'actions soit aussi sérieuse que joyeuse. En somme, une vie simple, de quoi manger, cuisiner, laver les plats, de quoi dormir et secouer les draps, de quoi étudier, de quoi rigoler, de quoi être inspiré pour que beauté suffise. À quoi bon déguiser. À quoi bon rappeler qu'on a le nez dedans, même quand on le met rouge. Elle est terrible, l'envie d'échappée. Et dis, homme des pinceaux, alors tu joues à saute-couleurs ?

V

Des cendres chaudes fument encore dans un coin de ruelle, là où il y avait un bosquet, un début de vigne avec quelques grappes de raisin pas tout à fait mûres, des herbes mal coiffées et des canettes jetées sur deux mètres carrés, pas plus. Les canettes restent là, noires. On est allés chercher un saut d'eau quand on a vu les flammes en passant et puis on a attendu que ça cesse. Daniel a sonné chez le voisin le plus proche pour causer de ça, hein c'est quoi ce bordel, c'est quoi cette manie de cramer trois brindilles dans un coin de ruelle parce que c'est une manie, ici, de brûler ce qui dépasse alors que franchement ça ne gêne rien ni personne. Évidemment le voisin ne sait pas. C'est une manie aussi dans les collines et dans les champs autour du village et ça fait que tu te réveilles souvent avec l'odeur des cendres et peut-être que c'est une technique ancestrale mais vraiment c'est pénible. Et quand tu es à la mer sur la plage tranquille et que tu vois de la fumée au loin, que tu appelles les pompiers pour leur signaler le truc et savoir si c'est maîtrisé, on te répond que si tu es à la mer, alors regarde la mer, profite de tes vacances et vaille. Le second pompier s'excuse du premier et calme l'affaire.

Donc c'est bien chaque fois une question d'attention portée. Et détournée. Il sera toujours possible de regarder ailleurs. D'être fondé à dire qu'on n'a rien vu rien su rien remarqué de remarquable. D'habiter sans comprendre qu'on habite, de bosser sans se plaindre, d'aimer sans même se rendre compte de ce que c'est qu'aimer et ainsi de suite jusqu'à mettre en défaut ceux qui, y a pas idée, se demandent encore mille choses à propos de milles et une nuits et ne serait-ce qu'une seule sans jamais froter l'hypothèse qu'il n'y a pas de réponse et apprécie point.

Les deux petits vieux qui vivent depuis cinquante ans dans la maison à côté de celle qui nous a hébergés pendant trois semaines ont un manège bien rôdé. Le petit vieux prend son tracteur à six heures pour se rendre à son potager, revient à sept heures et au moment où il éteint le moteur, la petite vieille ouvre la porte, marche jusqu'au tracteur, prend les sacs de légumes dans la benne derrière et rentre en fermant la porte. Le petit vieux avec elle, une bouteille d'eau dans chaque main. Toute la journée ils font des allers-retours dehors, une fois pour arroser la jolie rose de leur rosier, une fois avec une énorme clé pour mettre je ne sais quoi je ne sais où, une fois pour se dégourdir les jambes, toujours habillés pareils, propres, sobres et repassés. Stefan dit que ce sont des indépendants. Plus tard tu apprends que le petit vieux a habité quinze ans à New-York. Ça explique les dix mots échangés, peut-être aussi l'absence de revendication dans leur inflexible routine.

Chacun sa place. Vas-y pour la trouver quand tu n'es pas un arbre, quand c'est très clair que nous bougeons, que tout remue et que si c'est carré que nous tenons, c'est la roue qui nous meut. Une pièce pour tous, un peu partout. Ô berger, une auberge. Tu peux venir t'asseoir.

Interlude à 500 balles
Expérience de poésie de poche



Val-de-Reuil | 22 septembre 2020

À l'heure actuelle, il existe quelque part cinquante billets de banque de 10 euro sur chacun desquels, au verso, trois ou quatre lignes ont été tapées à la machine à écrire pour faire un poème.

C'est très peu pour changer la donne, certes.

Se filmer en train de pisser dans un violon récolterait probablement plus de *like*, mais ça abîme le violon, qui n'a rien demandé. Brûler un gros bifton à la télé, *idem*. Et cool, en deux phrases un mot anglais, un latin. Encore que ça manque de diversité.

C'est une bête idée, une idée-cadeau ou révolutionnaire, c'est toi qui vois.

Ça se passe à Val-de-Reuil à la Factorie, Maison de poésie de Normandie sise sur l'île du roi, où j'ai été invitée pour une résidence d'écriture du 17 au 25 septembre 2020. J'ai pris la somme allouée à chaque poète sélectionné sur candidature spontanée, je l'ai divisée par deux, j'ai reçu cinq cents euro en billets de dix, sur chacun j'ai frappé trois ou quatre lignes pour faire mon travail et à la soirée de présentation de saison, vers 19h30 le mardi 22 septembre 2020, je les ai distribués aux gens.

Comme ça.
Sans discours.
Des sous.
Dessus.
Des mots.

Enfin disons que Patrick Verschueren, le directeur de la Factorie, a d'abord présenté le programme de l'année depuis l'estrade montée dans la large cour de gravier qui s'étale devant le bâtiment principal, une ancienne usine de pâte à papier au début du siècle, puis Jérôme le co-directeur a pris le micro aussi, puis Patrick l'a repris pour introduire les deux autres poètes en résidence en même temps que moi et après il me l'a passé. J'ai dit Bonjour, Merci à toutes et tous, j'ai raconté ce que je faisais là depuis six jours, à savoir le matin aller taper des poèmes à la terrasse d'un café sur la dalle de béton qui fait office de place publique rolivaloise et qui s'appelle la place des Quatre-Saisons, avec son supermarché Auchan et l'énorme oiseau rouge qui lui sert de visuel, son parking, ses panneaux de port du masque obligatoire dans la zone sur des grilles en métal, ses arbres plantés alignés cintrés par des poteaux en bois, ses pigeons et ses gens, à qui je donne les poèmes au fur et à mesure. Le bruit de flip-flap de leurs claquettes. Et l'après-midi, taper encore mais cette fois dans le jardin de la Villa Sally Mara qui me sert de lieu d'habitation, anciennement la maison de l'éclusier, taper des pages volantes, des carrées avec des feuilles cousues et d'autres pliées en huit pour faire des livres,

choses que vous pouvez trouver ici derrière vous dans l'armoire oubliée disposée dehors à côté du bar où Médéric assure le service. Et sinon je suis aussi venue pour faire ça, que je vais faire maintenant, merci encore et bonne soirée. J'ai rendu le micro à Patrick et sorti une enveloppe de mon sac, on m'a vu prendre quelque chose dans l'enveloppe et lui tendre et reprendre quelque chose dans l'enveloppe et le tendre à Jérôme et comme ça j'ai refait le même geste en descendant de l'estrade pour passer dans les rangs les uns après les autres. Heureusement qu'on était peu nombreux, pour tout le monde il y en a eu. Et ce paragraphe-là, c'est peu dire qu'il contient plus de problèmes que de grâce, mais on fait avec les cartes qu'on a en main.

Sans discours tu les donnes un par tête et dans ta tête, tu changes des billets de banque en billets doux, ou le nerf de la guerre en air d'amour. Allez tous bien vous faire des bulles.



En son temps, à savoir vers 1650, Savinien de Cyrano dit de Bergerac imagina une *Histoire Comique des États et Empires de la Lune* où les transactions se payaient en vers, formes sonnantes et trébuchantes. On considère cet ouvrage, et le suivant sur le

Soleil, comme les premiers du genre de la science-fiction. Voici comment procèdent les lunaires, dont les poèmes retranscrits ne valent rien, mais seulement ceux de première main :

« Quand on en a composés [des vers], l'auteur les porte à la Cour des monnaies, où les poètes jurés du royaume font leur résidence. Là ces versificateurs officiels mettent les pièces à l'épreuve, et si elles sont jugées de bon aloi, on les taxe non pas selon leur poids, mais selon leur pointe, et de sorte, quand quelqu'un meurt de faim, ce n'est jamais qu'un buffle, et les personnes d'esprit font toujours grande chère. ».

La législation terrestre et spécifiquement française reste assez floue sur ce qu'on peut faire ou non avec des billets de banque, qui sont en revanche très clairement définis comme propriété de l'État. Tu as le droit de les retirer du circuit monétaire, par exemple si tu veux les coller sur une toile pour créer un chef d'œuvre. Mais tu n'as pas le droit de les détériorer volontairement, ni de les transformer en supports de publicité. La question demeure de savoir exactement ce qu'on entend par « détérioration » et j'ai espoir que la poésie n'est pas de cette trempe-là. Quoique. Les billets endommagés à plus de 50 % de leur surface sont retirés de la circulation. Je me demande ce qui arriverait dans le cas où très précisément une seule face d'un billet serait noircie en totalité. Un 50 % tout pile ne paraît pas prévu. À bon entendre, mais quel intérêt ? Signe des abysses dans lesquels nous plonge la main-mise du marché sur nos vies ? Symbole du sinistre néant de cette croyance collectivement partagée que suppose nécessairement l'effectif usage d'un bout de papier afin d'être pris pour de l'argent ? La moitié d'un symbole est morte, vive son ombre, ténèbres et lumières. L'art conceptuel a encore de beaux jours devant lui. Mais les concepts, au fond, jouent dans la même arène que celle du fric. La tête gonfle.

L'art économique est une branche des pratiques contemporaines esthétiques. Un exemple, l'Internationale Virologie Numismatique (IVN). À peu près depuis les années 1990 et Montréal, Mathieu Beauséjour s'attache à tamponner méthodiquement, en rouge en cercle et en lettres majuscules, la formule *Survival Virus de Survie* sur des dollars canadiens. Parallèlement, il répertorie les numéros de série des billets ainsi contaminés. La Banque du Canada procède, de son côté, à leur retrait en les brûlant. Des millions de billets sont pilonnés chaque année par les banques centrales, simplement parce qu'ils sont vieux. Mais ici, note Mathieu, « c'est le paradoxe des virus d'ultimement détruire les cellules par lesquels ils vivent et se perpétuent ». Voilà, sorties de route par infection. Dans *Imaginant l'économie*, Peter Dubé estime que « ces billets qui, inévitablement, doivent être supprimés parce qu'abîmés [hé, c'est un peu court], servent de fondement à son projet conceptuel, et bien qu'ils ne proposent véritablement aucune solution, ils attirent notre attention [super] sur cet argent qui passe de mains en mains. Ces billets estampés marquent le début d'un travail de subversion de la normalité de l'échange, tout

en questionnant la routine quotidienne de l'achat et de la vente. Mathieu contamine le médium d'un message. Il nous rappelle que derrière toute forme de médiation, il y a avant tout celle de l'échange de notre temps, de nos efforts, de nos idées et de nos vies pour cet argent qui nous permet à son tour de nous procurer davantage de médiation ». Est-ce qu'on ne tourne pas en rond ? Ou comment condamner ce qui déjà nous damne.

Argent. Art gens.

En 2002, dans le cadre d'un événement culturel lors duquel les mondes de l'art et des affaires doivent collaborer pour produire une œuvre, Nedko Solakov, un artiste bulgare, propose une performance intitulée *The Deal*. On est à Herning, ville prospère d'un peu moins de 90 000 âmes au Danemark. Poliment, on suppose, Nedko demande à Hyldgaard, le chef du département de la commission du Herning Institute of Business Administration & Technology, de retirer une partie du budget alloué au projet, à savoir 1000 couronnes, pour les convertir en dollars dans une banque locale. En euro, c'est un peu plus de 100. Il répète la conversion, des dollars en couronnes en dollars couronnes dollars couronnes *et cætera*, jusqu'à ce que l'argent fonde complètement, englouti dans les commissions et autres taux de change. Pendant ce temps, quelques uns des meilleurs étudiants du *Business Institute* observent le procédé et prennent des notes. *Business as usual, bis repetita (non) placent*. Au Danemark, le salaire mensuel moyen est de 3000 euro, tandis qu'en Bulgarie, il représente à peine cinq fois la somme de ce petit jeu drolatique, quand un peu plus d'un cinquième de la population vit sous le seuil de pauvreté. Et alors. En 2007, le jury de la 52^e Biennale de Venise lui décerne une mention honorable pour saluer les liens que Nedko, dans son œuvre aussi graphique que protéiforme, aussi vindicative qu'humoristique, tisse magistralement entre « culture, politique et représentation symbolique ». Ici l'argent est mort, vive les notes. J'ignore ce qu'ils ont écrit, ces brillants étudiants, mais cela s'est probablement conclu sur un point. Pas trois points suspendus, pas même quelque chose après la virgule, pas trois fois rien. Rien. Nihilisme de fin de règne.

On ne se marre pas tellement.

À chaque fois que j'ai donné un billet, j'ai souri.

Il faut remonter au 24 août 1967 pour se fendre la poire à gorge déployée. À la Bourse de New York City, action des Yippies. Ils sont des dizaines, dont Abbie Hoffman et Jerry Rubin, à avoir réussi à entrer dans le bâtiment jusqu'à la galerie des visiteurs qui surplombe la salle des marchés. De là, ils jettent par poignées des billets aux traders excités, plus ou moins ravis. Les versions sont discordantes : on parle de vrais et de faux billets, de billets de 1 dollar, de trente ou quarante à quelques trois cents. Ce qui concorde est le rire général des yippies. Ça sent la bonne blague, généreuse, féroce et

tendre, le « geste d'amour » qui détruit seulement ce qui devrait un jour être bel et bien abandonné parce que, bon, nous sommes beaucoup trop tendus. Le *burn-out* point. On imagine voler les petits papiers dans l'euphorie instantanée. Devant le bâtiment, après s'être faits déloger par les gardes, on s'est rassemblés en cercle et on a crié « *Free ! Free !* ». L'argent n'est pas mort, mais il est *fun*. Abbie allume le coin d'un billet de 5 dollars, quelqu'un le juge dégoûtant. Discordantes sont les valeurs. Et la galerie des visiteurs resta fermée le temps d'installer une vitre entre eux et nous. Le trésor public n'est pas public et dans la société du spectacle, les rôles sont distribués en fonction de l'épaisseur du porte-feuille. À chaque automne, un peu partout, des millions de feuilles mortes sont brûlées sans aucun signe de protestation.



Le problème n'est pas l'argent mais à qui il profite. On sait tout ça.

Le problème tient à la valeur des signes.

Le problème tient à la relation de congruence entre la valeur donnée à l'argent et celle accordée à son détenteur. En négatif : pas d'argent, pas d'existence, pas de droit à l'existence, pas de dignité, de légitimité citoyenne, de droit au chapitre, pas d'estime,

rien, *nada*. La possession matérielle dicte les droits des gens. Être démuné est être privé.

Pourquoi donc êtes-vous pauvres ?

L'élévation spirituelle, s'il vous plaît. L'art considère sa portée marchande, on l'apprécie à proportion de la défiscalisation qu'il permet. On sait ça. Et l'appât du gain, plus que le besoin vital, dicte l'usage et la circulation des espèces.

Espèce d'espèces.

Plus tard, une fois rentrée chez moi après la résidence, je suis tombée sur un passage de *La Bataille d'Occident*, par Éric Vuillard. Éric raconte la première guerre mondiale, les trusts entre industriels et militaires, ce qu'on oublie quand on consomme et qui pourtant a évidemment le goût du sang versé, pas que du liquide. Les flots rouges du ruissellement libéral, de la mer dorée, du lac des chiffres noirs. Quelle ironie. Les barrages n'existent pas pour les fleuves monétaires. Je ne me noierai pas dans cette métaphore, juré-je ici en épousant l'alexandrin. La phrase :

« Les billets sont de petits mots doux que les chefs d'États et les banquiers envoient par centaines de milliers aux peuples par amour. »

Au moment où j'étais en train de descendre de l'estrade pour aller vers les gens avec mon enveloppe pleine à dégoûliner, Patrick n'avait pas pu s'empêcher d'ajouter Faites circuler la poésie, elle en a bien besoin, nous en avons tous besoin. À quoi j'avais quand même crié Faites surtout ce que vous voulez, s'il vous plaît *Free ! Free !* Faites ce que vous devez, aussi. Ce qu'il faut pour que. Mais je n'ai rien vu de la façon dont ça a été reçu, doigts après doigts, prise dans l'hypnotique application de ma distribution. Médéric m'a raconté. Alors certains l'ont juste immédiatement dépensé pour de la bière, et Médéric les lisait avant d'encaisser, il y a celui qui l'a trouvé plus petit que les vrais, celui qui l'a déchiré en étant sûr qu'il était faux, un autre traînait sous un cendrier en fin de soirée et il y a Marine, une des deux poètes en résidence, qui a rigolé en me disant C'est ça, en fait tu nous montres que ça n'est que du papier. Il y a ceux qui veulent l'encadrer, ceux qui le glissent dans la protection transparente de leur téléphone en le pliant pour pouvoir voir le texte, ceux qui se demandent encore ce qu'ils vont en faire parce qu'ils vont certainement en faire quelque chose de spécial. En tout cas, personne n'a refusé, et personne non plus ne m'en a donné un autre en échange. Quand on n'était plus que quelques uns dans la nuit sur la terrasse à discuter de ça, bien après le public, après les verres, pendant les verres, on m'a demandé. Si je questionnais l'argent, ou la poésie. Si c'était insurrectionnel. Et pourquoi je ne les avais pas signés. Que j'aurais pu, que j'aurais juste dû faire un billet de cinq cents. Je ne suis pas si riche. J'ai besoin de manger. Mais où vont les subventions allouées à la culture ? On s'était aussi raconté que peut-être j'avais braqué une banque, à quoi j'ai répondu que oui, il y avait quelque

chose de comparable à l'expropriation de biens par l'action directe, mais que non, rien d'illégal je faisais. Que c'était ça, l'idée bête, pourquoi personne n'écrit sur ses billets. Comment on accepte d'avoir l'État dans nos poches, d'être ses dociles promoteurs, de nous laisser traverser sans broncher pour à côté défendre haut et fort les liens humains, le beau, le bien et la liberté d'expression. Dans les cases. On était dans les cases, on se rendait nous-mêmes inoffensifs et on se vantait d'être rebelles. Il y avait Vîrus, aussi, un type qui rappait les *Soliloques du Pauvre* de Jehan Rictus et que j'ai aimé entendre, dont j'ai aimé les paroles comme ça à la table dans la nuit, dont j'ai aimé la colère tranquille, claire et pesée et qui disait qu'il fallait réfléchir, que c'était fait pour réfléchir. Et quand Jérôme est allé chercher le billet abandonné sous le cendrier, le prendre pour le donner à sa fille, voir comment elle réagirait, avant qu'il le fasse disparaître dans sa veste, Vîrus a dit Et donc, s'ils sont tous uniques, je peux lire ? Ils sont tous uniques, on ne tamponne pas de la poésie de poche. Et tous se sont prêtés le leur, de mains en mains, et chacun trouvait un sens à celui qu'il avait reçu.

La semaine dernière, j'ai demandé à Vîrus ce qu'il avait fini par en faire, de son billet. Il m'a répondu Je l'ai gardé pour son simple potentiel à resurgir en conversation et à faire débat. J'ai entendu qu'un autre avait été photographié avant d'être utilisé, et posté avec un mot pour lui, Au revoir petit billet, j'espère qu'on se reverra un jour.

Parce que bon, nous sommes d'accord, l'homme c'est du pain et des jeux. Et des symboles, ajoute Fred Vargas. Où les dieux se contentent de fumées et où les bêtes se repaissent du cru, du brut, simple et direct, inapte à la métamorphose, l'homme est le seul à cuire les choses. Il les transforme par le feu, volé par Prométhée avec la justice, tiens, et puis il les dévore pour après plaisanter le ventre rond, se divertir. À l'origine, le divertissement signifie le détournement d'argent public. Mais en-deçà des symboles, en-deçà des jeux et du pain, il y a avec qui on le rompt, compagnon, et ce que donc on décide de faire des miettes. Voilà encore un tour de métaphore. Attention, chaque miette est pépite, par les twists de l'esprit. Nous mélangeons les cartes. Alors ça me rappelle un quignon purléché dans un roman de Gonçalo M. Tavares publié en français deux ans après sa sortie, avec un sous-titre après deux points pour bien les mettre en les doublant, *Un voyage en Inde : mélancolie contemporaine, un itinéraire*. Je dis ça parce que ça n'est pas possible de faire ce qu'on veut chaque fois qu'on s'approprie le travail d'un autre. Parce que Vîrus m'avait raconté comment il ne pouvait pas faire confiance aux éditions Gallimard qui ressortaient ces temps-ci les *Soliloques du Pauvre*, en oubliant la majuscule du Pauvre. Chaque détail compte. Comment on avait fini par tout faire en gros, nos *shows* de micros de PROJOS de mélos et nos egos, comment on comblait nos mots creux, les masses de blés qu'on fouettait à coup de Pousse-plus-vite pour toujours l'abondance et qu'on n'avait même plus envie de résister à l'évaporation du sens, qu'on

se vautrait dans le confort du désengagement et quand on s'engageait, on vilipendait. Mais pour augmenter, en vitesse en taille en chiffres, on avait simplifié la base :

« Il n'est pas d'argent qui salisse les mains
Il n'est que des mains capables de salir cette nouvelle Bible
d'une seule page et nettement plus facile à lire: le précieux billet.
On a réduit les enseignements essentiels de dix mille pages
à dix mille dollars, ce qui est un progrès
autrement plus considérable que de descendre d'un avion et d'un escabeau
(même perfectionnés) sur la surface de la Lune. »

La bête idée d'écrire sur ces petites propriétés de droit régalién et non plus divin, certains l'ont eue. En 2013, des Tunisiens et des Espagnols gribouillèrent leur révolte sur des 5 ou 10 euro et les prenaient en photos pour ensuite les balancer sur les réseaux qui n'ont de sociaux qu'à n'avoir plus accès, qu'à s'être retranchés hors des espaces communs. Prolongation scripturale, et non scripturaire, d'actes de contestation réelle, printemps arabe, mouvement des indignés, problème de chômage des jeunes et prix du pain en Tunisie. L'homme c'est du pain pas cher et des jeux vidéos. *Free* veut aussi dire gratuit. Et encore, en 2017, pour franchir les frontières, quelques messages en faveur de l'indépendance de la Catalogne. De temps en temps, depuis, ça et là et au crayon, des slogans contre le Capital, pour la Nature, du petit poucet militant, lettré, fort en com et éclairé. « Les choses qu'on possède finissent par nous posséder ». À Virus après j'avais répondu qu'on débat de ce avec quoi on se débat. Peut-être qu'avec ça on arriverait à se faire croire que les gens qu'on aime finissent par nous aimer. Bon. Gainsbourg lui-même n'a pas seulement cramé son billet à 74 % sur un plateau télé, à savoir la part de ses impôts sur sa grande compétence, impôts qui ne sont pas, avait-il précisé, pour les pauvres mais le nucléaire. Il en a aussi déchiré un, quatre ans plus tard, en 1988. Sur une moitié, il a griffonné Merde, en-dessous à Bribri, puis signé. L'avait donnée à son amie Brigitte après avoir moqué sa coupe de cheveux pour qu'elle s'achète une brosse. Ah. La demie-coupure fut adjugée 5000 euro par Sotheby's en 2019, une maison de vente que venait de s'offrir Monsieur Patrick Drahi pour 3 milliards 700 millions de dollars. Oh. Donc 50 abracadabra billets changés en doux, ça n'est point gros.

souhaitons probablement
plus de beautés
ou moins d'emmerdements

En parlant d'armoire dans laquelle vous pouviez voir les pages volantes frappées l'après-midi sous le tulipier de Virginie qui a des feuilles en forme de tête de chat, qui ne fleurit qu'après vingt ans, que Patrick, pas Drahi, l'autre, n'a pas encore vu fleurir et

dans lequel semble habiter un écureuil, charmant, on peut surtout penser que la poésie est nourriture ordinaire. Elle est d'ailleurs une marque de pâtées pour chat gourmet avec ses trois cœurs roses bien dodus mignons. Que la poésie est chose quotidienne, banale, dérisoire. Et si ce n'est une armoire, c'est dans un placard que loge un poète sous l'escalier dans un sketch des Monty Python qui date de 1969. Parce qu'« un poète est essentiel pour le confort complet d'une maison, et fiable toute l'année ». Récite l'inspecteur du Comité des Poètes des Contrées du Milieu de l'Est. Il espère bien en placer un dans chaque foyer d'ici un an. À la télévision passe alors une publicité, des voix chantent, remplies de muses, d'anges et de lyres : « les poètes sont aussi propres que chauds et la plupart sont au-dessus de la norme, qu'ils soient ici ou en errance, ayez donc un poète chez vous ». *O bloody daffodils*, soupire le représentant avec le spectre de Wordsworth en accessoire subliminal. Ô Jonquilles sanglantes.



La photographie qui fait rêver et qui se trouve au tout début de cet interlude a été prise à Val-de-Reuil sur les grilles qui entourent le commissariat de police nationale. Par chance, les doigts d'où ruisselle un si dense et si sombre sang en grosse flaque inutile ne sont pas ceux qui permettent d'écrire. Les grosses coupures sont des clôtures coupantes. À moins que. Coups de cymbales, bruit de flip-flap.

Et chez eux
Expérience de poésie vivante



Coulounieix-Chamiers | 25-31 octobre 2020

À la fin du mois d'octobre, je suis retournée en Dordogne pour une résidence d'une semaine dans la cité Jacqueline Auriol. Bertoyas et Placid y étaient pour mener des ateliers dessins chaque matin avec des enfants de Pagot et d'ici tout en continuant leurs propres créations, et aussi Delphine, une chanteuse musicienne qui poursuivait un projet commencé cet été lors de son premier séjour. Elle s'intéressait aux végétaux, à leur bruissement infime, à leurs formes, à leur odeur et surtout aux rapports que les gens peuvent avoir avec eux, par exemple avec leurs plantes. Jean-Léon l'accompagnait dans sa recherche, dans son désir à lui de créer des chansons pour les habitants, et Marc, chapeautant tout ça, secondait encore Tanguy, un autre dessinateur qui venait terminer une fresque géante, le résultat d'un travail avec quatre jeunes garçons du quartier suivis par l'association Le Chemin, son but visant la prévention et l'accompagnement des, pour ainsi dire, repris de justesse. Bon, l'aventure n'en finit pas. Heureusement. Et alors que pendant ce temps, Saïd avait reçu l'ordre de fermer définitivement son Épicerie Gourmande pour le 20 novembre, sans qu'on lui ait trouvé un autre lieu d'accueil. Quant aux appartements 932-922-911-902, prêtés à la compagnie Ouïe/Dire pour ses Vagabondages, ils devaient être vidés pour la fin décembre, déménagement prévu dans un autre bâtiment, le bâtiment E. Qu'on ne soit pas tous logés à la même enseigne, c'est le moins qu'on puisse dire. Et je ne parle pas de l'OQTF récemment adressée à Aytan, Elgin et leurs deux enfants, des azéris rencontrés en juillet, lui bijoutier, elle parlant cinq langues et professeur de linguistique dans leur pays d'origine, ici empêchés de bosser, ayant scolarisés leurs gamins, multipliant les démarches assez vaines, surnageant entre comité de soutien et insultes publiques. Qu'on ne soit pas sortis de l'auberge, certes, mais l'auberge ne sent même pas toujours très bon. Et nous là-dedans, salut les artistes.

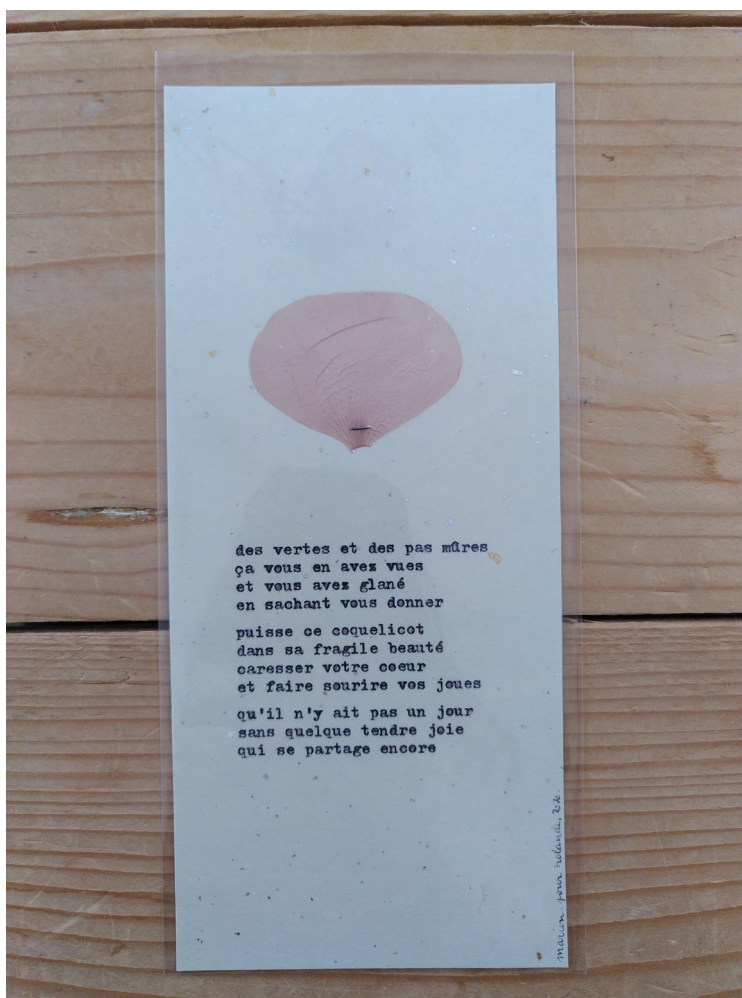
Le mardi après-midi, Jean-Léon et Delphine étaient invités chez Rolande pour le goûter, et ils m'ont proposé de me joindre à eux. Rolande, vous vous souvenez, est devenue une figure récurrente des événements vagabonds, personnage de dessin en Une du numéro 3 du journal Le Voltigeur, et reproduit en fresque murale avec performance collective lors d'un des apéros-murettes. La rue du bâtiment C a aussi été renommée en son honneur, de rue Romain Rolland en Romain Rolande. Les musiciens lui ont encore chantés la sérénade l'été dernier à la fenêtre de son nouveau logement. Rolande est donc manifestement une expérience de poésie vivante. Quand on est arrivés, la table était dressée. Les hautes tasses à fleurs en terre cuite jouxtaient le sucrier et le service complet pour un café, ou un thé, comme vous voulez, avec saladier de fraises coupées, bombe chantilly, gâteau au yaourt et crème anglaise, allez-y servez-vous, tout doit disparaître. Rolande avait également invité Isabelle et sa chienne Ophélie. Isabelle travaille à la cantine d'un collège de Périgueux et quand c'est les vacances, elle n'est pas payée. Elle parlait très peu, d'une manière rapide qui mange les syllabes, comme pour s'excuser. Rolande, en revanche, raconta beaucoup en caressant la chienne grimpée sur le sofa. La pièce paraissait minuscule parce qu'elle était chargée. La table autour de

laquelle nous étions assis remplissait le centre, à quoi s'ajoutaient le canapé, brun et fourni en coussins, une commode longue comme un des quatre murs, un autre buffet haut avec vitrine et la fenêtre, derrière moi, entourée de quelques meubles encore. La peur du vide, qui sait, sans doute seulement une vie accumulée. Et Rolande la raconta, sa vie, s'interrompant pour nous pousser à la délectation par bonté, générosité de mamie et habitude prise dans l'art de la réception.

La vie de Rolande. Franchement entre larmes et sourires. Ce n'est pas un cliché. Les émotions sur le visage de Rolande font des grands huit à peine cachés, pas du tout feints. Entre accidents et maladies des proches. Entre occupations de ménage quotidien et activités le week-end dans la fanfare des pompiers bénévoles, la *banda* dont tous les membres de la famille ont fait et firent partie depuis cinq générations. Les hommes à la musique, grosse claire et trompette harmonique, la fille aux majorettes et Rolande cantinière. Rolande qui lave et qui repasse les costumes blancs et bleus, ça en fait à frotter pour quatre. Elle garde un amour pour les airs de ce genre et pour l'accordéon, son favori. Une enfance dans la boue de Charente, son père qui meurt moins d'un mois après sa naissance, sa mère qui refait sa vie avec un autre homme, un homme gentil avec une jambe en moins, élevant les deux gamines, l'aînée de sept ans plus âgée que Rolande. Rolande contente à 14 ans de pouvoir enfin troquer la boue pour les pavés, envoyée en apprentissage à Périgueux dans un restaurant, le café de la Paix, désormais disparu, tout doit disparaître. Delphine s'en souvient encore, elle décrit l'emplacement, Rolande acquiesce. Dans la même rue habite son futur mari. Ils s'installent dans la cité Jacqueline Auriol en 1964, juste après leur mariage et précisément dans l'appartement qu'elle a dû quitter à cause du récent plan de restructuration urbaine. Je ne connais pas le prénom de son mari mais Rolande raconte qu'il travaillait à la SNCF, dans les hangars qui longent les rails qui longent la cité, qu'un jour il a eu un accident en tant que pompier volontaire, qu'il a fallu le rapatrier en hélicoptère, qu'il resta 19 jours dans le coma, qu'il eut ensuite neuf mois de rééducation et qu'il réintégra la SNCF, ce qui n'était pas gagné. Il faut s'accrocher, dit-elle. Et lutter pour ceux qu'on aime, batailler serré clair et net avec le colonel pour ne pas payer la facture de 9000 francs arrivée dans la boîte aux lettres, un jour, pour la croisière en hélico. Non mais. Tandis qu'après cette chute du père, dont Rolande ne donne pas le détail, le fils commence à faire du diabète. Et après la mort du père à cause d'un cancer du rein, les choses empirent pour le fils jusqu'à aujourd'hui, des problèmes de dialyse et pas de greffe possible. Dernières nouvelles de la semaine. S'accrocher, dit-elle, allez-y, servez-vous encore, des vertes et des pas mûres, ça j'en ai vues, elle dit, tenez, un peu de lait, vous emporterez le gâteau et Marc, quand c'est qu'il vient me voir. Heureuse enfin, Rolande, d'avoir reçue un mot de la mairesse de Périgueux, une femme très simple, décontractée, sincère elle a bien vu quand elles se sont rencontrées chez Saïd il n'y a pas longtemps, pour le visionnage du film de Kamel tourné en juillet. Sur le carton blanc, qu'elle nous fait passer, un peu fière

et très touchée, mettant sa main sur son coeur et l'œil un peu humide, pouvant à peine y croire, l'écriture de Delphine Labails qui remercie Rolande pour l'accueil chaleureux que celle-ci lui a réservé, partage de couscous en sus. Rolande. Rolande qui répond à Delphine à propos des plantes, Non, ce n'est pas mon truc, c'est mon mari qui avait la main verte, il pouvait même planter un bout de bois que ça reprenait de la vigueur et quand il est mort, j'ai bien essayé de sauver nos pots, les pousses ont flétri les unes après les autres, non, moi ce que j'aime, ce sont les fleurs. Tout le service à café en est bardé, les rideaux, couvertures et coussins du sofa. Il y a aussi deux petits rosiers sur le rebord de sa fenêtre, chétifs, agonisants. Elle en changera. Apprécie les fleurs au balcon, avant tous les rebords des appartements de rez-de-chaussée de la cité étaient garnis mais ensuite ça a été les vols et les dégradations, ça vous fait passer l'envie. Parfois Rolande chaparde les buissons du quartier, au sécateur, pour ne pas abîmer. Et quand elle croise un employé des parcs et jardins qui ose lui faire la leçon, elle répond Quoi, c'est mes impôts. Faut batailler, l'œil malicieux. Maintenant c'est ça. Des petits riens. Les jambes qui font mal et les courses lourdes, alors Saïd, la voyant revenir du supermarché, qui lui cria un jour Eh ma mamie, dis-moi la prochaine fois, tu me dis ce que tu veux et je vais te l'acheter. Saïd va disparaître. Rolande portera ses sacs. Rolande petite pomme. Sur le dessus du buffet haut, une boîte en forme d'escargot, une grosse céramique beige. Avant de partir je lui demande, C'est ma fille qui a gagné ça il y a longtemps à la fête aux cagouilles. Delphine me traduit les cagouilles, les escargots d'ici. Elle me l'a donnée et je voulais m'en débarrasser mais elle n'a pas voulu, alors je l'ai mis là. Donc tout ne disparaît pas. Demeure ce qu'on voudrait voir disparaître, disparaît ce qu'on aime. Tout continue. À Rolande j'ai souhaité écrire une lettre pour lui proposer de mettre l'escargot dans le jardin marocain qui se trouve un peu plus loin dans la cité, comme une sorte de boîte aux lettres publiques, sans facture d'hélicoptère mais peut-être pour mots doux, prières, petites annonces ou plaisanteries. Et puis de quoi je me mêle. À Rolande j'ai finalement envoyé un poème en demandant l'adresse à Jean-Léon. J'ai choisi un pétale de coquelicot séché. Rolande pomme sucrée. Je rêve intérieurement à tous les poèmes qu'on pourrait envoyer à chaque solitude au lieu d'en faire des anthologies lourdement cultivées qu'on range sur des étagères qui prennent la poussière autant qu'une cagouille. Parce que l'origine étymologique du mot « anthologie », c'est la cueillette de fleurs, ou le discours fleuri, en tout cas des fleurs, *anthos* en grec, la fleur. J'aurais tout aussi bien pu lui offrir un abonnement à un bouquet par mois, mais elle a les buissons et point trop n'en faut pour le large marché de l'ornement mondial, où c'est produit, comment c'est acheminé, combien de gens pour un bouquet qui fane. J'aurais aussi pu lui faire parvenir *Pour un herbier*, de Colette, un livre chapardé dans la bibliothèque de la grand-mère de mon amoureux, dans la chambre à l'étage où elle ne monte plus, à cause de ses jambes. La force des jambes semble nécessairement disparaître. Le principe de cet ouvrage, ainsi noté en introduction, est le suivant : « en 1947, l'éditeur suisse Mermod proposa à Colette de lui envoyer régulièrement un bouquet de fleurs à chaque fois différentes ;

Colette, en contrepartie, ferait le 'portrait' de l'une ou l'autre de ces fleurs. Le résultat fut un petit recueil qui parut en 1948 sous le titre Pour un herbier à Lausanne chez Mermod, dans la collection 'Le Bouquet' ». Je ne l'ai pas lu. J'ai considéré que mamie Denise ne l'ouvrirait plus jamais. Rolande. Ça parle de tulipes, de soucis, d'anémones et d'adonide chez la concierge. On pourrait faire cela : vous m'envoyez vos chapardages, je vous renvoie le reflet de leur parfum. Et puis de quoi je me mêle, pour après faire un livre ? Voici la lettre.



Le jeudi fut éponge. D'abord Hassan, ensuite Yvette. Diable la lune l'après-midi, j'ai pensé quand on est sortis en fin de journée, Delphine, Jean-Léon et moi, comme lessivés par les histoires, les émotions, ces heures passées partagées dans l'intimité de

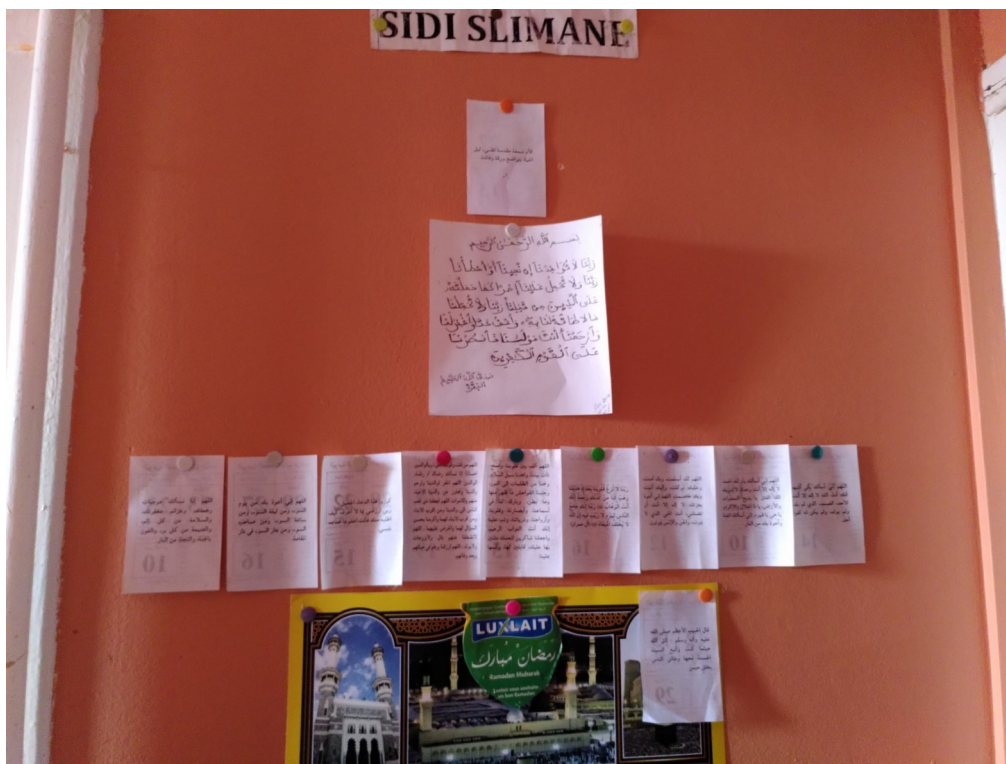
deux appartements à quatre chiffres qui n'avaient certainement rien à voir en termes de décoration, mais un isolement comparable, la tristesse d'un passé qui surchargeait les pièces sans parvenir à promettre grand-chose pour l'avenir, sans même la certitude d'être vraiment présent, ici et maintenant. La lune l'après-midi est le titre d'un chapitre de Calvino dans *Palomar*, qui commence comme ça :

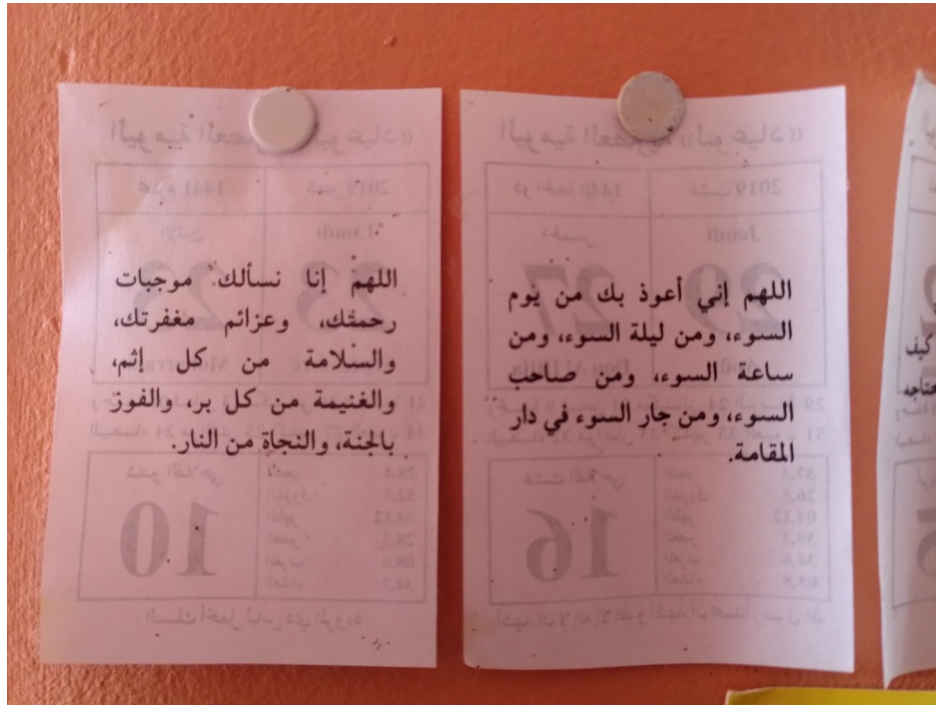
« Personne ne regarde la lune l'après-midi, et c'est le moment où elle aurait le plus besoin qu'on s'intéresse à elle, puisque son existence est encore douteuse à cette heure-là. C'est une ombre blanchâtre qui affleure sur le bleu intense du ciel, chargé de lumière solaire ; qui peut nous assurer qu'elle arrivera encore une fois à prendre sa forme et son brillant ? Elle est si fragile et pâle et fine ; elle commence à acquérir un contour net comme l'arc d'une faux seulement d'un côté, et le reste est encore tout imbibé de bleu. C'est comme une hostie transparente, ou une pastille à moitié dissoute ; sauf qu'ici le cercle blanc n'est pas en train de se défaire, mais de se condenser, de s'agréger aux dépens des taches et des ombres gris bleuté dont on ne comprend pas si elles appartiennent à la géographie lunaire ou s'il s'agit de bavures du ciel qui imprègnent encore le satellite poreux comme une éponge ».

J'assure qu'il est heureux de s'arrêter parfois sur les coïncidences parce qu'en écrivant que le jeudi fut éponge et puis diable la lune, je ne me souvenais pas du tout que (1) le premier paragraphe de Calvino résonnerait autant avec les situations à décrire, surtout la première phrase, et (2) que ce même paragraphe finissait justement sur le mot que j'avais choisi pour parler du jeudi sans être complètement sûre de pouvoir expliquer pourquoi. Je passe sur le fait que les couleurs de ce passage, à savoir le blanc et le bleu, sont précisément celles des costumes de la *banda* de Rolande. L'esprit aspire au sens. La narration aussi. Ça n'empêche les jeux d'illusion. Et donc.

Et donc Delphine avait finalement réussi à trouver un créneau pour voir Hassan vers 14 heures chez lui, après plusieurs rendez-vous qu'il avait annulés pour x raisons. Delphine avait rencontré Hassan à la mi-août en visitant le jardin marocain, alors qu'elle discutait avec un autre Hassan à l'ombre de l'eucalyptus, près du figuier et du four à pain en piteux état. Le jardin marocain, espace aride mais verdoyant d'environ un demi-hectare s'étalant entre les bâtiments de béton de la cité Jacqueline Auriol, est sans doute une tentative d'intégration bioculturelle à l'échelle de la flore, une façon de dire sentez-vous ici chez vous en sentant les parfums des terres que vous quittâtes. Sérieusement, quittâtes. Aujourd'hui on y sent surtout la fumée de mauvais kif que des jeunes et moins jeunes goûtent en paix sous couvert, mais l'odeur du figuier vous rentre dans le nez, quand même, comme aussi celle de l'écorce d'eucalyptus en collant ses narines au tronc. Chose faite avec Delphine sur son invitation, en chemin vers Hassan. Et c'est encore l'odeur qui nous a enveloppée à la seconde où celui-ci ouvrit la porte de chez lui. Une odeur chaude et sucrée comme une brioche au miel, une odeur enivrante, une odeur

d'encens d'ambre et de musc peut-être. Et voilà, Hassan est un poème vivant. Son séjour est spacieux, bordé de banquettes sur trois côtés, couvertures et coussins dans les tons rouges et or. En face de la fenêtre derrière laquelle se trouve un balcon encombré de linge qui sèche et autres choses s'attardant, un énorme vaisselier occupe les trois-quart du dernier mur, plus un écran géant qui diffuse faiblement une émission de danse et de musique arabe, un genre de fête dont on ignore le contexte. Je préfère ça, dit Hassan, plutôt que les mauvaises nouvelles toujours à la télé. Au-dessus, un tableau représente la tête d'un cheval. Et partout des images, des photographies, des souvenirs. Par exemple, une coupe gagnée il y a plus de trente ans, quand il était joueur de football professionnel. Nous recevant, nous proposant un thé à la menthe, sortant l'album de coupures de journal du temps de sa carrière. Hassan est un homme grand, les cheveux noirs jusqu'à la nuque et la barbe blanche bien coupée. Il semble timide, presque gêné, aligne les formules de courtoisie et l'envie de montrer tout ce qu'il peut de ce qu'il est. Dans la cuisine, des petites feuilles d'almanach punaisées et au dos desquelles il a tracé, d'une calligraphie incroyable, des prières tirées du Coran.





Il y a des prières pour tous les instants de la journée, il dit, mais non ça n'est pas exagéré, juste la suite de l'éducation reçue par ses bien-aimés parents. Comme on admire la beauté des coups d'encre, il nous propose d'écrire nos prénoms en arabe. Je sors un cahier, j'écris, il écrit dessous. Hassan assis courbé sur la banquette, le cahier sur les genoux, en train de tracer des signes si fluides, précis et coulants comme un ruisseau qui chante, une évidence. Comme une ligne noire qui tressaute et s'étire, s'arrondit et s'élève en effleurant le papier vierge, chargée de concentration. Et le rire d'Hassan. Un rire d'enfant qui fait une plaisanterie légère. Un rire d'homme à qui on ne permet pas tant de rire. Un rire de frère d'un frère jumeau qui fut aussi joueur de foot, mais mort il y a longtemps. Hassan. Malheureux d'être seul, heureux d'avoir de la visite, riant d'être si seul, riant d'embarras et content d'avoir adopté Oui-Oui, dernière nouvelle, un vieux chat qui n'arrêtait pas de le suivre dans le quartier. Oui-Oui est sur le balcon, dans le coin d'un sofa épuisé. Et comme Hassan voit bien que l'écriture nous parle, il sort un livre et me le tend. C'est un livre improbable qui s'intitule *Mes lettres modernes pour toutes circonstances* et qui donne des modèles du genre épistolaire en français et en arabe. Je ne sais pas de quand il date, quelque chose comme les années soixante. Y sont présentées, entre autres, une « lettre d'un soldat combattant à la guerre à son père », une « lettre d'un jeune libanais à son ami, libanais aussi », une « lettre de connaissance d'une jeune fille française à un jeune danois », la « réponse d'une jeune fille à une

déclaration d'amour qu'elle ne partage pas » et autres « lettre d'acquittance » (*sic*) ou « demande de renseignements sur une domestique ». L'ouvrage se conclut par un texte sur la politesse en neuf questions avec réponses, la première consistant à se demander ce qu'elle est. Hassan est un homme poli. Il possède manifestement cette « application délicate et attentive à témoigner à tous, par [sa] conduite extérieure, [son] estime et [sa] bienveillance ». Mais alors la leçon semble trop ambitieuse, parce qu'à la dernière question à propos de l'influence de la politesse sur la vie, qui clôt ce manuel hautement nécessaire à tout homme étranger prétendant s'acculturer avec élégance et bonne volonté à ce nouveau monde dans lequel les circonstances économiques et géopolitiques l'ont jeté, il est noté : « La politesse fait acquérir l'habitude des bonnes manières et crée la distinction, condition si avantageuse pour réussir dans la vie ». Une vie réussie, Hassan grand-père par neuf fois déjà, l'a-t-il ? Ou peut-être manque-t-il au fond, non de cœur sincère et sensible, mais de bonne volonté – ce qu'il faut pour l'avoir, cette fichue politesse, selon la réponse numéro 7. Parce que préparant le café qui suit le thé pour nous, Hassan s'appesantit et semble revenir l'haleine un peu chargée d'alcool. Peut-être. Ça ne se dit pas. Ce sont des failles intimes. Parce qu'en été lorsque j'avais tapé des poèmes à l'Épicerie Gourmande, il avait été cet homme assez véhément qui n'avait pas apprécié me trouver là, que Saïd avait vite recadré, qui avait vite changé de ton et qui était reparti avec ce poème disant bonjour et merci, comme quoi c'est la base, reparti plus doux qu'une brioche au miel, tout sourire toute joie sans ombre quoi, une ombre. Ça je l'ai saisi plus tard, en racontant l'après-midi à Marc. Hassan. Sur la couverture du livre des lettres, quelqu'un a dessiné des cils et des larmes au crayon bic bleu sous les yeux du jeune homme bien coiffé attablé en train de rédiger. Hassan désœuvré, Hassan blessé on dit, Hassan multipliant chez lui les gestes d'attention, Hassan heureux de nous faire enfiler ses djellabas, confection main et sur mesure, grandeur de l'artisanat, la blanche en coton et la noire en laine à rayures cuivrées, mettez aussi le bonnet, instants ridicules et drôles, pauses photographiques, instants qui n'ont de sens qu'à voir tout ce qu'on n'a pas pris, en tant que société, de l'usure forcée de nos colonies, des exils secs et crasses, des travailleurs privés de cette bêtise et resucée fraternité humaine qui n'a de soin que pour ceux qui lui ressemblent. L'abandon d'Hassan. Lui ce qu'il dit, c'est que les jeunes aujourd'hui ne respectent plus rien, que les parents ont démissionné, que l'ambiance n'est plus ce qu'elle a pu être, il dit Sarkozy. Et Sarkozy dans le salon d'Hassan, c'est une image improbable qui s'intitule *Mes rêves contemporains en toutes douleurs*. Le matin tu apprends qu'un type a crié « Allahou akbar » à Nice pour enfiler, cette fois, son couteau dans pas mal de gens, trois morts, et nous l'après-midi on est trois chez Hassan, Delphine et Jean-Léon lui chantent sa chanson. Ça n'a rien à voir, ça n'a pas à avoir à voir, ça juste rime à deux sur un fil de guitare. Parce que la raison de la visite était d'abord celle-là. Ils ont répété les jours précédents jusqu'au matin même. Elle a écrit en tissant doucement ses mots à elle avec ses mots à lui, composé une mélodie un peu facétieuse, un peu mélancolique où les voix se répondent en rebonds

doux-amers. On coupe la radio. Hassan assis sur la banquette en face d'eux, les coudes sur ses genoux, géant défait, il écoute. Moi aussi, les regardant eux, ne pas scruter sa réaction, écoute. Ça ne se dit pas. C'est un concert plus que privé. Non seulement en appartement, mais pour une seule personne une personne seule une fois chez elle. À quoi exactement ça rime, ça rime avec Hassan après la chanson, je peux vous la traduire en arabe, vous me laissez le papier je vous traduis, je chante la version arabe avec vous la prochaine fois, et tu prends ta guitare aussi, oui je pourrais, et j'ai un ami qui joue de la derbouka, oui oui, et maintenant j'ai Oui-Oui, il faut ajouter une strophe. Comme ça, ça a duré deux heures. Au lieu d'une petite heure parce qu'il était censé avoir un truc à faire. Il nous a finalement accompagnés dehors quand on est partis et au moment de nous séparer, il a sorti une fiole de sa poche, à chacun il a mis quelques gouttes de musc sur nos poignets, à l'intérieur du côté tendre. À Hassan j'ai envoyé une lettre que je n'ai pas recopié dans le livre qu'il m'a donné, avec une feuille de ginkgo.



Ensuite on s'est donc rendus chez Yvette et Yvette, c'est encore autre chose. Elle habite au bâtiment F depuis des décennies, le même que Rolande, mais non elles ne se connaissent pas. Sans doute parce que Rolande habitait le C jusqu'à l'année dernière et qu'elles n'ont pas la même entrée. Sans doute aussi parce qu'Yvette est discrète, du moins comme elle paraît, retenue, un peu farouche, assez silencieuse, les cheveux teints en noir et attachés, des boucles d'oreilles sobres, des lunettes rondes. Delphine l'a aussi rencontrée l'été dernier sur un banc de la cité pendant qu'elle laissait courir son chien Pilou, un genre de terrier noir au poil court et au museau fin, assez protecteur avec sa maîtresse et qui, *a posteriori*, ne semble pas tellement apprécier la musique. Et parlant de plantes, Yvette avait alors raconté à Delphine qu'elle avait réussi à faire pousser chez elle une graine de combava récupérée dans un fruit acheté au supermarché de Chamiers. Cette espèce de citron vert, lui avait-elle dit, poussait largement sur son île d'origine, à savoir la Réunion, qu'elle avait quittée alors qu'elle avait déjà deux ou trois enfants pour le sol français, froid, gris et peu festif. Et cette espèce de petite graine, c'était bien un miracle qu'elle germât ici. Sans doute parce que ça n'est pas censé être une plante domestiquée, mais sauvage et cultivée en extérieur à des fins culinaires, cosmétiques ou pharmaceutiques, insecticides et fongicides, merci Wikipédia. À l'occasion, Yvette avait invité Delphine à venir voir la jeune pousse, ses autres pots avec. Et pour le coup, Yvette aimait vraiment les plantes. Dans son salon, aussi saturé que celui de Rolande, se tenait maintenant une série d'étagères près de la fenêtre, supportant une dizaine de cultures. Le combava était désormais posé au sol dans une sorte de large contenant en plastique qu'on aurait pu prendre pour une poubelle, et faisait comme un demi-mètre de hauteur. Au centre de cette jungle miniature, une statue de Bouddha tout à fait classique, le gros homme chauve assis en tailleur avec son mystérieux sourire. Penser que le combava est un agrume dont le nom savant est *Citrus Hystrix*, qu'il provient d'une île indonésienne à l'est de Bali, qu'il fut introduit sur l'île Maurice à la fin du XVIII^e siècle par Monsieur Pierre Poivre et que, par suite de mille péripéties qui font toujours comprendre que la flore voyage depuis bien longtemps un peu partout sans provoquer tellement de haros xénophobes, mais beaucoup de commerce, ainsi fut-il envoyé sous forme de « très bonne » liqueur par la Réunion à l'Exposition Coloniale de 1902. Qui s'appela plus précisément Exposition française et internationale d'Indochine et se tint à Hanoï. *What the*. On est dans le salon d'Yvette, ça sent la soupe aux choux qu'elle surveille au nez, qu'elle va voir une fois dans l'heure et demie qu'on passe ensemble, Yvette et Jean-Léon assis sur le sofa, Delphine près des plantes, moi devant l'écran éteint de la télévision, devant le gros meuble portant de bien étranges babioles dont une réplique assez massive de canon en porcelaine, sans doute étranges à condition seulement d'être étrangers à la vie d'Yvette. Qu'elle racontera. Par bribes. Des feuilles, des feuilles craquantes au vent de la mémoire. Qu'elle se mettra à raconter après la chanson, parce que Delphine et Jean-Léon ont aussi préparé leur effet. À savoir que la dernière fois qu'ils se sont vus, Yvette avait évoqué une célèbre rengaine de la Réunion, encore jouée

à notre époque, devenue même une sorte d'hymne local. Écrite en créole par Georges Fourcade en 1930, *Ti fleur fanée* se décline aujourd'hui selon des dizaines de versions différentes, a noté Delphine en cherchant un peu. Découvrant qu'au départ, Georges l'avait composée pour son concours d'admission à la Société des Auteurs Éditeurs et Compositeurs de Musiques, dont le thème était le suivant : « Vous trouvez au fond d'un vieux coffret ou d'un vieux livre des petites fleurs fanées en même temps qu'une mèche de cheveux. Qu'est-ce que cela vous inspire ? ». Disons qu'à Georges, ça lui inspira une balade en forêt, de l'amour, de l'amour nostalgique qui se demande *couc c'est l'amour*, tant pis pour la mèche de cheveux, un hit. Yvette écoute. Ses lèvres bougent en même temps, sans le son. Ça doit lui rappeler, ça doit lui faire plaisir, c'est sans doute incongru, Pilou grogne sourdement vers la guitare, ça lui souvient rien du tout, à lui, peut-être seulement sent-il sa maîtresse ailleurs partie quelques minutes par-delà les caresses automatiques. Mais elle est là, Yvette. Elle a laissé faire, touchée, surprise et appliquée. Après Jean-Léon lui tend la feuille avec les paroles en lui demandant si c'est la version qu'elle connaît et Yvette regarde attentivement, pèse chacune de ses maigres remarques en fredonnant très bas, c'est à peu près ça. Ils aimeraient bien qu'elle chante avec eux, ils la rejouent, la voix d'Yvette alors en *pianississimo*. Il n'y a rien d'autre que ça, ces minutes-là et pas d'applaudissement, comme chez Hassan. Applaudir paraîtrait tomber complètement à côté. Pleurer aussi. Pouffer aussi. Les deux dernières lignes, « quand mi pense, mon cœur l'est brisé, / Tout ici comm'ça y doit finir », comme pour Rolande. Sauf qu'au lieu des vertes et des pas mûres, c'est plutôt de toutes les couleurs qu'elle en a vues, Yvette. Qui raconte. Quatre enfants, un mari, un mari malade et puis un mari mort, et d'autres hommes et d'autres maladies, d'autres déceptions, Yvette fleur bleue les pieds sur terre, un homme qui boit c'est non. Mais Claude, le seul qu'elle ait jamais vraiment aimée, qui était beau, gentil, honnête et comme ils s'entendaient bien, mais Claude, une histoire de deux ans qui se termine trop vite, un cancer, l'hôpital, une fin qu'Yvette raconte avec certains détails, Yvette en train de nettoyer le sol de la chambre et qu'on a soupçonnée d'avoir tué son homme à cause de comme ça vouloir effacer des traces de sang tout frais. Le temps a passé. Elle caresse Pilou. J'ai bien en profité, elle dit, j'ai bien en profité. Peut-être qu'à Yvette il faut un certain temps pour faire un peu confiance, ensuite elle sort un album photo et elle feuillette en nous montrant, des gens des gens des gens des mariages des tablées des fêtes des enfants des enfants des chiens des sourires. Rien de spécial. Pas de spectacles. Des virées en voiture quand elle osait sortir, parce que maintenant non, c'est fini, elle ne sort plus de chez elle la nuit. Trop de dangers. Des risques de télé, des oui-dires de peur qui arrivent peu à peu que partent les enfants, les hommes, le travail, qui grandissent avec l'âge. Yvette, sa bête, ses plantes et son passé. Qui n'attend plus grand-chose. Qui veut bien recevoir, nous recevoir encore pour les autres albums et puis quoi. Sans doute qu'on n'attend rien non plus, comme avec nos grands-mères, avec qui on n'a pas même la patience de leurs albums à elles. Tout juste recueillir. Pas même cueillir le jour. Voir fleurir encore. Les

jours tristes des isolés. Que par exemple Yvette rencontre enfin Rolande, qu'elles partagent la soupe aux choux. Qu'elles se moquent des hommes, qu'elles se massent les mollets, qu'elles s'empêchent de craindre et qu'on n'ait pas chaque fois l'impression que la vieillesse est pire que la mort. Que ce qu'on vit s'arrête bien avant la tombe, que ça ne soit pas le vestibule glacial de courants d'air si désuets, les oubliés du carnaval moderne. Mais surtout loin, que ça soit loin des stupides bêlements des gâteaux qu'on occupe à force de suavités, mauvaise conscience de société, manœuvres politiciennes de maisons de retraite, ennui, mépris, tombeau des exigences. Pour Yvette j'ai choisi une herbe dont j'ignore le nom, une herbe qu'on regarde aussi peu que la lune l'après-midi, herbe banale de trottoir et de macadam brisé, sorte d'étoile cachée, non merci, je n'ai pas besoin d'être domestiquée.



Pour la petite histoire au niveau national, c'était le jour où le président allait annoncer qu'encore une fois on serait confinés mais pas vraiment, juste un peu. Pendant qu'on parlait avec Hassan et Yvette, la toile de fond c'était la pandémie mondiale. Et la lutte contre le terrorisme islamiste. Et plus globalement le réchauffement climatique, l'extinction des espèces, l'augmentation de la misère, la fabrique de la pauvreté depuis au moins deux siècles, les vagues de migration dont l'Europe ne sait pas quoi faire, la malbouffe, l'invasion de la langue néolibérale qui n'oublie personne et partout des relents de combats pour la liberté, l'égalité et la sororité, la marche du progrès dont on se demande si c'en est, pour qui et à quel prix. Et alors nous on était là, on passait un moment en chansons. Ça n'a rien à voir, ça n'a pas à avoir à voir et malgré tout ça nous traverse. On passait un moment dans l'entre-nous d'appartements sans être une famille, sans être amis et sans avoir à vendre quoi que ce soit, à réparer une fuite, promouvoir un vote ni vérifier la salubrité des lieux. Dehors entrait dedans, l'art s'invitait dans la culture avec des coussinets sous les semelles, on fredonnait. On n'avait pas à convaincre non plus, on venait écouter. Jean-Léon a tout enregistré de façon explicite, avec son gros micro, son casque et le boîtier inaptés à être dissimulés, tant mieux. On n'était pas là pour trahir ni informer, ni confirmer peut-être des vues sociologiques, des programmes d'aide quelconque ou des analyses pour de probables avancées, allez, citoyennes. On était des éponges. Plus tard encore on pouvait s'interroger sérieusement sur ce qu'on faisait là comme ça, les possibilités de récupération politique de la petite musique de gestes gourds, réitérés et d'une grande inefficacité, éclaboussant d'affects. Ou sur ce qu'on refusait de faire. Sérieusement, donc, sur la fameuse éthique des artistes. C'était aussi le temps de la sortie du livre de Lagasnerie, *L'art impossible*. Parce que les aspirations soi-disant subversives de l'art étaient en fait une démission face à l'action directe, parce que les postures soi-disant esthétiques de ceux qui par principe se dégageaient de tout rapport à la cité, en fait ne tenaient pas. Là-dessus on aurait pu parler longtemps, forts et instruits, c'était toujours le temps des débats, des négociations permanentes avec les idées. Lui défendait la voie du cynisme, du faire avec les yeux ouverts, lucides, remplis de science et de conscience. Dans le salon de Rolande, dans le salon d'Hassan et dans celui d'Yvette, tout ça sentait le hors-sujet. Il n'y avait pas de sujet. L'artisan ne se demande pas comment sauver le monde. Le travailleur non plus, il œuvre ce qu'il peut. Sans doute ce qui péchait dans ces histoires était l'idéalisme. Non pas le lien entre la réalité et les idées, et à quel point subtiles et complexes s'avéraient les tractations, mais l'infaillible consolidation du primat de celles-ci sur tout ce qui les fait redescendre. La conception de l'art comme apogée de l'homme. La conception de l'art comme dignité humaine. La conception de l'homme comme un cerveau connecté à un cœur palpitant au contact fébrile de chefs d'œuvre sublimes. On ne pouvait pas sérieusement y croire. Mais on avait foi. On défendait la littérature, on s'insurgerait dans les semaines suivantes contre la fermeture des librairies comme on ne s'insurgerait pas de celles des écoles de conduite, des fleuristes ou des restaurateurs, on martèlerait

que le livre est article de première nécessité, parangon de civilisation, ferment de nos esprits informes sans même s'apercevoir qu'on critiquait le *marketing* tout en prônant comme une vertu essentielle que se poursuive encore sans limite l'absolu devoir de la consommation de biens, la liberté de vendre et d'acheter des livres. Média fumeux. Cultureux à l'agonie d'avoir produit conquis des espaces réservés. Réclamé perpétué le privilège de la charge d'âmes. On était dans des salons mondains parce que que tout salon est mondain. De la propagande par le fait. Quelque part ce qui nous paie, ce sont leurs impôts. Retour à l'envoyeur des subventions publiques. Au mieux. Les échanges. Ce qu'on fait vivre à ceux qui nous font vivre. Et ce qu'on fait avec les choses que nous avons. Les choses. Cage disait que le problème du XXI^e siècle serait celui, non pas des rapports d'exploitation des hommes aux hommes, qui avait été celui du siècle précédent, mais du rapport, cumulatif, marchand, évanescent, conjurateur, fétichiste et vampirisant, des hommes aux objets. Et que faisons-nous vivre aux choses qui nous font vivre ? La poussière sur les œuvres d'art. La poussière sur le dessus du tableau d'Hassan où se tient un cheval, la poussière sur sa coupe, sur sa fausse plante en plumeau vert fluo dans le coin à côté d'un dromadaire, la poussière sur la cagouille de Rolande, la poussière sur le canon d'Yvette, sur son Bouddha, sur l'énorme chien en porcelaine au-milieu de sa table basse. Les idées dans les choses, les choses étanches aux effusions. Les arts numérotés quand ils sont nobles et purs, les arts mineurs quand gît le mauvais goût. Les goûts du peuple. Les objets des petites gens dans des gestes sans épopée. Le kitsch, voilà. Évidemment j'y ai pensé chaque fois chez eux. L'anti-design d'intérieur. L'échec de toute la longue histoire de l'art. La romance des bouquets, des fleurs, des jeunes filles en fleurs et des fleurs fanées qui dégoulinent mais non. Ça ne dégouline pas. Ça suinte. Écoute. Si ça vaudrait la peine, si ça changerait quoi que ce soit de répandre polliniser les conclusions du Bauhaus, du brutalisme ou de la chapelle Sixtine sur le vernaculaire. De sortir le beau de sa fonction déco, ornements mes lubies. Ça changerait quelque chose, mais on n'est jamais sûr du sens du changement. Quand il opère de haut, à force de jugements et autres plans de restructuration mentale conçus comme des étapes de réfection morale. Qu'il opère à pas menus. *Pay attention*. J'ai retrouvé plus tard en rentrant chez moi les longues pages qui traitent du kitsch dans le roman de Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*. Des thèses et des thèses on en fait de ce concept. Mais où se cache Yvette, là-dedans ? Où parle-t-on de l'étonnement premier de l'étrange, du sidérant, de la marge, de la stupéfaction qu'on laisse nous pénétrer parce que rien. Parce qu'Yvette est touchante. Parce qu'Hassan bataille. Parce que Rolande, Rolande. Et ce ne sont pas non plus les bonnes joues de la naïveté. Ce sont les contradictions qui nous font détester les vidéos de chat et rire avec Pilou quand il grinche contre la guitare. Détester les atermoiements des gentils et défendre la bonté. Moquer les valeurs quand elles sont incarnées par des mots montés en pyramide de métal gris sur un rond-point de ville nouvelle – liberté, démocratie, progrès, éducation mes fesses, dit Zazie – et moquer les moqueurs. La sensibilité, allons enfants. « Lorsque le cœur a parlé, écrit Kundera, il

n'est pas convenable que la raison élève des objections. Au royaume du kitsch s'exerce la dictature du cœur. » Et ainsi continue le texte :

« Il faut évidemment que les sentiments suscités par le kitsch puissent être partagés par le plus grand nombre. Aussi le kitsch n'a-t-il que faire de l'insolite ; il fait appel à des images profondément ancrées dans la mémoire des hommes : la fille ingrate, le père abandonné, des gosses courant sur une pelouse, la patrie trahie, le souvenir du premier amour.

Le kitsch fait naître coup sur coup deux larmes d'émotion. La première larme dit : Comme c'est beau, des gosses courant sur une pelouse !

La deuxième larme dit : Comme c'est beau, d'être ému avec toute l'humanité à la vue de gosses courant sur une pelouse !

Seule cette deuxième larme fait que le kitsch est le kitsch.

La fraternité de tous les hommes ne pourra être fondée que sur le kitsch. »

Et donc peut-être que ça n'a rien à voir et qu'il faut s'arrêter là, à nos sincérités, au plaisir que nous avons eu d'être un après-midi, la lune dehors, nous dedans et chaque chose avec son poudroier. N'empêche. À Yvette sans demander j'ai volé la photo d'un cendrier posé sous le poste de télévision.



Et drôle est cette broutille pour la raison suivante. Qu'à chercher qui elle est, cette femme langoureuse avec son crocodile, je tombai sur l'hindouisme et la déesse Gangâ, déesse du Gange, fille d'une nymphe céleste et du roi de l'Himalaya, épouse de Shiva qui la porte dans sa chevelure (ah), et dont le véhicule divin est bien un crocodile. Ou un makara, une créature aquatique de la mythologie hindoue et bouddhiste, portant trompe d'éléphant, denture de crocodile et queue de poisson. On tombe sur une info et on monte jusqu'aux nuées. Le ciel trop loin nous interpelle. Souvent Gangâ possède quatre bras. Combien en faudrait-il pour nous tenir. Nous n'avons jamais eu de culture commune et une et indivisible. Nous piochons sans scrupules. Ici ce qui m'a plu est le côté déesse si tu veux, surtout prélassons-nous. La chute du sacré. Un cendrier, un vide-poche, de la gaudriole. Le goût du rien à fiche. L'absence de plus que ça. Un petit délire zoophile. L'exotisme dans le bouillon de choux. La monture libérée, la déesse hédoniste, les seins ronds comme deux lunes l'aube, comme deux ventres de sages que la sagesse a détendu. Du culte religieux à la scène de théâtre à nos faits de logis, aux jouets accessoires, même Playmobil a sorti sa série des dieux grecs. Ce n'est pas ça qui compte. D'un examen d'entrée à l'industrie du disque, les vieux coffres font recette. Ce n'est pas ça. Par qui donc fut conçu puis fabriqué acheminé vendu le cendrier d'Yvette, si compte la matérialité du symbole. Tout disparaît. Passé un bon moment, bon marché sans duperie. Sans avoir « besoin de se regarder dans le miroir du mensonge embellissant et de s'y reconnaître avec une satisfaction émue », ainsi le kitsch défini par Milan dans *L'art du roman*, qui crèverait de l'être. Sans en faire des caisses, en gros, non plus. La fraternité humaine n'a pas besoin de kitsch, pas besoin de miroir ni d'indécent rond-point, même si bien sûr on peut y partager de chaleureux barbecues à condition qu'ils ne soient pas déjà occupés par quelque monumentale sculpture issue du magique et si français 1 % artistique, ou autres installations florales. N'a pas tant non plus impérieux besoin de foires, festivals ni grandiloquence d'événements gratuits, payants, qu'importe. Ou peut-être que si. J'en sais rien. C'est fatigant. Pour quoi. Gangâ flotte intrépide au-milieu du salon d'Yvette. La cagouille de Rolande ne glissera jamais. Hassan enfourche le cheval de sa témérité et il appelle Delphine, savoir si par hasard je suis célibataire, s'enfonce après pétri penaud d'excuses, on oublie ça, on oublie ce qui coule, on moule, on uniformise les formes de vie, les choses, les sentiments, les intérieurs, les idées, les jobs et les loisirs, on détruira le bâtiment C pour ouvrir le quartier aux classes moyennes, à la petite bourgeoisie cool, au bon goût bien pensé beau gracieux, à l'avenir vachement radieux, aux chaumières en bord d'Isle, Gangâ femme d'intérieur, puissante femme, on oublie les pauvres, qu'on oublie Isabelle et sa chienne Ophélie, qu'on oublie Rolande, Yvette, Hassan et allons-y à peine gênés à l'encolure on biffe, qu'on biffe les émotions populaires, les ouvriers, les précaires, les petites mains, les destinées de pacotille, les salons trop étroits, les sueurs de cages à clampins, qu'on n'ait pas même le soin de recaser Saïd. C'est comme ça. La fraternité de tous les hommes ne pourra être fondée que sur le principe de réalité. Agir. Abolir les

questions, abolir les doutes et les superlatifs, agir directement. Pas le temps de lire ni de contempler la chute. Écrire directement. Envoyer. Bien peu. Grande joie peut-être, dira Jean-Léon, dira Marc. Grande joie d'être à chanter, honte à qui peut chanter, non. Vive le chœur. Présent, désinvolte et enragé.

Alors le vendredi, pendant que ça sentait la fin du monde qui traîne molle, on est allés bosser pour achever la semaine. Les pelures de gomme de Bertoyas. L'assiette pleine de gouache de Placid passée sous l'eau du robinet de la cuisine. Les fichiers phonographiques de Jean-Léon et les diapositives de Delphine dans lesquelles sont enfermés des millimètres végétaux, ses tiges d'artichaut sèches, ses récoltes en miettes autour de son ordinateur. Tangui parti le jeudi dans l'après-midi, la fresque figiolée, les ombres portées sur le corps du grand méchant loup avec sa guitare dans le dos, sa kalach et son pétard au musée, ses longs cils, son air filou, la bouteille de Jack Da-miel au pied renversée, les blazes des quatre fantastiques et le passage éclair de deux d'entre eux vers midi pour lire leur portrait, portraits que j'avais commencés devant eux et les bombes, et terminés la veille en leur proposant de passer plus tard. Ils sont passés plus tard. On était au 932. J'ai lu. Ils ont dit Trop stylé. J'ai pensé Grande joie, meilleure critique du monde. Finalement l'association Le Chemin veut promouvoir leur œuvre après avoir tenté de l'interdire. Ça joue, donc. Vers 11 heures ce vendredi, j'ai installé une table et une chaise sur le balcon de l'appartement du dessous, au 922, deuxième étage face à la cité. Il faisait beau. J'ai glissé un rouleau de caisse dans ma machine à écrire et j'ai démarré. J'ai tapé une bonne heure et demie, ensuite on est partis manger des saucisses au jardin ouvrier, le petit bois était un peu humide mais on s'est délectés, on se reconfinaient en douceur avec le goût des légumes du sol même sous nos pieds. À quinze heures j'y étais à nouveau et alors j'ai tapé tapé tapé. J'ai tapé contre, j'ai tapé pour, ni pour ni contre, j'ai tapé cinq heures. J'ai tapé à deux doigts avec leurs doigts quelque part dans ma tête avec fougue, avec fureur, avec chagrin et bonheur sans rien montrer, en regardant les touches pour ne pas me tromper. À un moment je suis descendue acheter un truc chez Saïd et en revenant le ruban flottait à peut-être deux mètres du bas. Le type qui habitait l'appartement du rez-de-chaussée était à sa fenêtre, c'était un homme d'une quarantaine d'années à la peau noire qui discutait avec un autre devant, dehors, et quand ils ont eu fini je lui ai dit de ne pas s'inquiéter, que quelque chose était en train de descendre, que c'était de la poésie et je ne sais pas ce qu'il a compris mais il m'a dit Pas de souci, quand il faut je le rentre par ma fenêtre pour que ça évite la pluie, toi tu déroules et moi j'enroule. Ça a pris cinq minutes, pas besoin d'expliquer, grande joie de l'hospitalité. J'ai tapé pendant que le soleil opérait sa révolution sous mes yeux, pendant que Jean-Léon travaillait à l'intérieur, pendant que Delphine est venue gratter sa guitare une heure, pendant que Marc prenait des vidéos et par exemple de mes pieds battant la mesure de mes frappes, pendant que Placid se penchait au-dessus de mon épaule en commentant et par exemple ma syntaxe bizarre,

pendant que Bertoyas me jetait un regard du balcon du dessus, j'ai tapé. Pendant les oiseaux, les couleurs belles et pâles des angles droits des bâtiments, les cimes des arbres, le ciel indifférent et les quelques passants passant. J'ai voulu m'arrêter avant de toucher terre mais j'ai tapé toujours, j'ai parlé de rivière, j'ai fait cascade, j'ai épongé versé pataugé clapoté inondé, inonde-moi encore. Le papier volait dans le vent. Et puis j'ai touché terre. C'est France qui l'a crié en arrivant pour nous rejoindre. Et le soir devant elle et Jean-Léon et Marc dans leur maison bordée de vert, j'ai lu. Sept mètres vingt et des poussières. La moitié d'une heure à écouter. Au-milieu j'ai cru que je ne pourrais pas finir, ça m'a prise à la gorge mais j'ai enchaîné, on a enregistré, j'ai tout rembobiné. Abolir les questions, faire, juste faire, faire juste. Aujourd'hui Marc a fini un gros dossier pour la région qui devait être envoyé avant minuit. Je suis chez moi. Il fait noir. La lumière à travers la brique de verre carrée des escaliers du bâtiment F disait J'M pas les trous du culs. Tout est possible, ou presque. Ça ne sera jamais la fin du monde. Est-ce qu'on ne peut rien inventer ?

Gourmande	9-28
Une pièce	29-48
Interlude à 500 balles	49-58
Et chez eux	59-77